

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

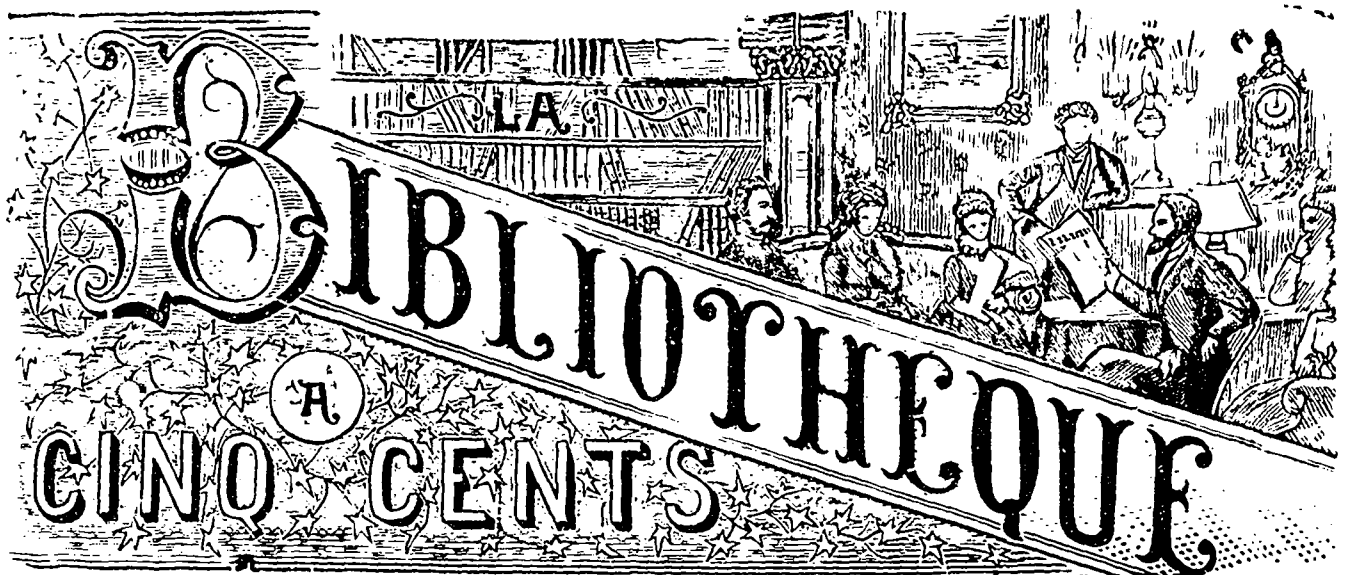
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |  |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata, slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée par FOIREN, BESSÈTE OIR., 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTREAL, 22 DÉCEMBRE 1887

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 11

# LE SECRET DE PHILOPEN

Neuvième partie de VŒU DE HAINE

Par ERNEST CAPENDU



..... La femme sortit alors sur le balcon et s'assit sur le rebord pour le suivre des yeux. (Page 219)

# LE SECRET DE PHILOPEN

(Nouvelmo partie de VGEU DE HAINE par Ernest Capendu)

## I

CHARLES ET PHILIBERT.

Soit que la crise douloureuse se fût subitement apaisée, soit que le blessé eût la force nécessaire pour la dominer, il s'était calmé et il avait repris son immobilité.

Son regard se reporta alors sur la jeune fille ; ce regard était emprunt d'un sentiment de tendresse étrange : c'était une véritable caresse ; deux larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille, et elle fit un mouvement comme pour s'élan- cer vers le lit, mais un second regard du blessé la cloua sur son siège ; ce regard demeura un moment rivé sur elle, puis il se reporta doucement sur le manuscrit qu'elle tenait.

Elle comprit aussitôt, car elle se pencha pour reprendre sa lecture :

— Oh oui ! je suis infâme ! je le reconnais, je le confesse, mais il en est un plus infâme que moi encore ! Il en est un... oh ! pourquoi me suis-je enchaîné, mon Dieu ! pourquoi ai-je fait vœu de m'abstenir de vengeance !...

— D'Estournal ! cet homme est peut-être heureux !... d'Estournal ! ce monstre de ruse et d'adresse, il me semble que j'entends encore sa voix alors qu'il me parlait de Mariannic.

— C'était le lendemain du jour où j'étais arrivé à Châteaulandrin et où après avoir failli écraser la jeune fille, je l'avais revue le soir brillante de parure et de beauté. J'avais promis à Mariannic de ne pas parler de cet événement, et effectivement je tenais parole.

— D'Estournal donnait à souper ce soir-là dans la meilleure *hôtellerie de Saint-Brieuc* : il y avait là l'élite des mauvais sujets de la société aristocratique de la ville et quelques-unes de ces femmes jeunes et belles qui ne font jamais faute aux réunions de cette nature.

— Le repas était plus que gai, et la licence qui présida au premier service pouvait facilement faire prévoir le degré auquel atteindrait l'orgie.

— J'étais jeune, ardent, amoureux de folies, de bruit et de tempêtes : cette société qui m'entourait, c'était celle qui me convenait et avec laquelle j'avais l'habitude de vivre.

— Pendant le souper, un ami de d'Estournal, qui se nommait d'Almoy, me demanda ce que j'allais faire à Châteaulandrin, cette ville de tristesse par excellence.

— Assister au mariage de mon frère, répondis-je.

— Ah ! il s'enterre à Châteaulandrin ? s'écria-t-on ; il ne pouvait mieux choisir !

— Et pour qui abandonne-t-il l'existence ? demanda une autre voix.

— Pour mademoiselle Mariannic de Louëdoc !" répondis-je.

— Un léger moment de silence, suivi aussitôt d'un formidable éclat de rire, accueillit mes paroles. Je regardai l'assemblée sans comprendre, avec une expression d'étonnement bien naturel et qui se peignit si naïvement sur ma physionomie, que les éclats de rire redoublèrent, mais, cette fois, envoyés directement à mon adresse.

— Mais qu'y a-t-il ? et pourquoi cette hilarité ? demandai-je avec un peu d'impatience.

— On ne me répondit pas, on rit plus fort : je fis un geste de colère.

— Ne vous fâchez pas, me cria M. d'Almoy en reprenant son sérieux, ces rires n'ont rien d'offensant pour vous : ce sont les paroles prononcées par vous qui les ont provoqués, cela est vrai, mais il faut l'avouer, ils s'adressaient à l'honorable ami qui nous rassemble aujourd'hui.

— A d'Estournal ? m'écriai-je.

— A moi-même ! répondit d'Estournal en vidant son verre.

— Et à quel propos ? je ne comprends pas !

— A propos de mademoiselle Mariannic de Louëdoc.

— La fiancée de mon frère ? Par ma foi ! je comprends de moins en moins.

— Bah ! dit une des jeunes femmes, qui se nommait Laure, vous ne connaissez pas l'histoire de notre ami ?

— Quelle histoire ? voyons, expliquez-vous. Quel rapport peut avoir l'histoire de d'Estournal avec mademoiselle Mariannic de Louëdoc, la fiancée de mon frère ?

— Un rapport parfaitement direct. Ce cher d'Estournal, ici présent, a été amoureux fou de mademoiselle Mariannic, mais amoureux au point qu'il y a un peu moins de trois années, ce même d'Estournal faisait dans cette salle le serment solennel de se tuer si jamais, au grand jamais, mademoiselle Mariannic en regardait un autre d'un œil un peu tendre.

— C'est pardieu vrai que j'ai juré cela, dit d'Estournal en riant.

— Devant moi ! s'écria d'Almoy.

— Et, reprit Laure, vous comprenez ce que la situation avait de comique lorsque tout à l'heure, dans cette même salle, devant ce même d'Estournal, vous nous apprenez subitement que cette demoiselle Mariannic va se marier. Tous nos regards se portent à la fois sur d'Estournal ; nous pensons au pistolet qu'il doit brandir de sa main homicide, et nous lui voyons sabler gaiement un verre de champagne. Ma foi ! nous n'avons pu y tenir.

— Ah ça ! dis-je en m'adressant à d'Estournal, et ton amour ? il est donc...

— Il n'est plus !" répondit en riant mon ami.

— L'incident était vidé, la conversation continua en changeant de cours, le souper devint de plus en plus bruyant. Le repas achevé, le jeu commença, un de ces biribis effrénés comme en jouent seuls de jeunes fous ayant hâte de gaspiller leur patrimoine, et de misérables escrocs spéculant froidement sur les vices et les passions qu'ils provoquent.

— Cette nuit-là la chance fut pour moi, et j'étais d'autant plus heureux de gagner que ma bourse était fort plate et qu'en arrivant à Châteaulandrin j'avais fait à mon frère Charles un emprunt que je savais qu'il ne pourrait renouveler.

— C'était d'Estournal qui avait perdu les sommes que j'avais gagnées : il se leva gaiement en me faisant promettre de revenir le lendemain pour lui donner sa revanche et souper avec lui. J'avais voulu objecter mon séjour forcé dans la maison de M. de Louëdoc.

— Bah ! me dit-il en riant, on soupe chez lui à sept heures, et à neuf heures tout dort ou doit dormir dans la maison, tandis qu'ici nous soupions à minuit et on ne dort qu'avec le jour naissant. Ah ! je connais les habitudes de la maison de Louëdoc. A l'époque où je faisais ma cour, j'aurais pu dire ce qui s'y passait minute par minute.

— Ah ça ! mon cher, demandai-je, vous avez donc été réellement et sérieusement amoureux de mademoiselle Mariannic ?

— Très-réellement et très-sérieusement, me répondit-il.

— Eh bien ! pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

— Il me regarda en riant :

— On n'a pas voulu de moi, me répondit-il avec un sourire tellement railleur qu'il m'était impossible de croire à ses paroles ; cependant j'insistai.

— Et pourquoi ? demandai-je, pourquoi n'a-t-on pas voulu de vous, avec votre nom, votre jeunesse, votre esprit et votre fortune ?

— Je vous répète qu'on n'a pas voulu de moi, mon très-cher !

— Et il se mit à rire de plus belle ; la curiosité me dévorait, et, je dois le dire, aujourd'hui que le mensonge est loin de ma pensée, ce n'était pas parce que mon frère allait épouser cette femme que je voulais savoir, c'était parce que je la trouvais belle et que je l'aimais.

— Et vous êtes guéri ? repris-je.

— Parfaitement ! me répondit-il.

— Comment avez-vous fait ?

— Le sais-je ? D'ailleurs, qu'importe ! je n'aime plus."

“ Je le regardai fixement,  
 “ — Vous l'avez donc bien aimée ? ” lui dis-je.  
 “ Ce fut lui, à son tour, qui plongea dans mes yeux ses regards acérés.

“ — Oui, je l'ai bien aimée, me dit-il d'une voix lente et avec un accent incisif, oui, je l'ai bien aimée, et cela ne doit pas vous étonner.”

“ Je reculai involontairement comme quelqu'un qui vient de recevoir un coup en pleine poitrine.

“ — Pourquoi donc ? demandai-je en me remettant.

“ — Parce que Mariannic est assez belle pour qu'on comprenne la violence de l'amour qu'elle peut inspirer. Ne la trouvez-vous donc pas jolie ?

— Mais... si fait... répondis-je, elle est gentille.”

“ D'Estournal haussa les épaules.

“ — Elle est si charmante, reprit-il, et vous l'avez trouvée telle même au premier abord, que vous en êtes demeuré tout abasourdi, sans pouvoir prononcer un mot.

“ — Moi ?

“ — Eh oui, rappelez vos souvenirs, et dites si je mens. Et la preuve c'est que lorsqu'elle fut partie vous êtes revenu contempler la place où quelques secondes plus tôt vous aviez failli la fouler aux pieds de votre cheval.”

“ Je lui saisis les mains avec violence :

“ — Quoi ! m'écriai-je, vous savez...”

“ — Pardieu ! répondit-il en riant ; j'étais à quelques pas, dans un bouquet du bois voisin, quand l'événement a eu lieu. J'ai assisté à toutes les jolies péripéties de la scène ; j'ai vu votre cheval franchir la haie et sauter par-dessus mademoiselle de Louédoc ; j'ai vu Mariannic s'évanouir, je vous ai vu lui prodiguer vos soins, enfin j'ai presque entendu vos paroles. Je me suis montré suffisamment discret, j'espère en n'allant pas m'immiscer dans vos affaires ? J'ai attendu que vous fussiez seul, et je suis venu à vous pour vous serrer les mains d'abord et vous parler ensuite de l'aventure, mais, aux premiers mots, j'ai compris que vous vouliez garder la discrétion la plus absolue, et alors je n'ai pas insisté. Au reste, je ne vous eusse jamais parlé de cela si tout à l'heure le hasard de la conversation ne m'avait poussé à dire ce que j'avais vu. D'ailleurs, franchement, je ne pense pas vous avoir déplu, certes cela était loin de ma pensée.”

“ Je serrai les mains que d'Estournal me tendait.

“ — Je ne vous en veux pas, cher ami, lui répondis-je. Si je n'ai pas parlé moi-même de cet incident de route, c'est que mademoiselle Mariannic me l'avait défendu.”

“ — Ah ! dit-il, elle vous avait défendu, très-bien, très-bien, je comprends.

“ — Quoi donc ?

“ — Ce que vous venez de me dire, cher ami.”

“ D'Almoy et les autres nous rejoignirent alors, la conversation cessa, et je pris congé de la société en promettant de revenir le lendemain.

“ Je rentraï à Châteaulaudrin préoccupé de ces ricanements, de ces railleries qu'avait incessamment provoqués le nom de mademoiselle de Louédoc : l'image de Mariannic ne s'effaçait pas de mon esprit, et plus je pensais à la jeune fille, plus je la trouvais belle.

“ — Ah ! me disais-je en franchissant le seuil de la maison, pourquoi est-elle fiancée à mon frère ? ”

“ Puis, j'ajoutais :

“ — Si elle ne l'aimait pas.”

— Oh ! interrompit l'abbé avec un accent réprobatif, cette pensée était indigne.

Le blessé tourna vers lui son œil dont le regard était voilé par une larme. L'abbé se sentit profondément ému :

— Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, murmura-t-il.

## II

## MERLEHÜE.

— Pardonnez-moi, monsieur, l'exclamation qui est sortie involontairement de mes lèvres, reprit l'abbé après un cours

silence. Je suis ici pour entendre et non pour juger. D'ailleurs, s'il y a un crime, ainsi que moi le fait présager ce que je viens d'entendre, il y a eu évidemment punition, il y a certainement repentir, Dieu est grand et sa clémence est sans bornes.

Puis se tournant vers la jeune fille :

— Continuez, mon enfant, poursuivit l'abbé. Je vous écoute.

“ Je venais de franchir le seuil de la grande porte, poursuivait la lectrice, et je m'avancai, les regards rivés sur les fenêtres de l'appartement qu'habitait mademoiselle de Louédoc.

“ Dans la cour, je trouvai mon valet auquel je confiai le cheval, et un autre domestique qui m'éclaira jusqu'à ma chambre. Tandis qu'il allumait les bougies placées sur la cheminée, je l'examinai machinalement. Sa physionomie me paraissait absolument inconnue.

“ — Eh mais ! lui dis-je, est-ce que vous êtes nouveau ici ? Depuis mon arrivée il me semble ne vous avoir pas encore vu.

“ — Monsieur a raison, me répondit-il ; monsieur ne m'a pas encore vu, car je n'étais pas venu à la maison depuis l'arrivée de monsieur. D'ailleurs, je ne suis pas au service de M. de Louédoc. Il m'emploie quelquefois, car je suis sans place, mais je ne viens pas régulièrement à la maison. Ce soir, c'est Jacques, votre valet avec lequel je causais, qui m'a dit de rester avec lui. J'ai accepté, car cela m'a procuré l'honneur de servir monsieur.”

“ Je regardai le domestique : le drôle me salua avec humilité.

“ — Comment te nommes-tu ? lui demandai-je sans trop savoir pourquoi je lui adressais cette question.

— Merlehüe ! me répondit-il.

“ Oh ! si monsieur voulait me prendre à son service...”

“ Je congédiai le valet sans lui répondre. Le lendemain, mon frère avait été obligé de se rendre à Guingamp. Je passai, à peu près seul, toute la matinée auprès de Mariannic. Elle me sembla plus belle et plus charmante qu'elle n'avait jamais été... Je passai là des heures délicieuses, et je sentis grandir dans mon cœur la passion qui s'y était allumée.

“ Je ne sais si Mariannic s'aperçut à quelques expressions brûlantes, de ce qui se passait en moi, mais elle devint soudainement moins expansive : elle fut plus froide et elle parla exclusivement de mon frère qu'elle adorait.

“ Aujourd'hui, quand je me rappelle ce qui se passait alors en moi, je sens la honte, la douleur, le remords me torturer l'âme. Oh ! misérable que je suis...”

“ Tandis que cette belle et pure jeune fille me parlait de son union prochaine avec celui qu'elle aimait, avec mon frère, la jalousie me mordait le cœur et je me prenais à haïr celui qui m'était attaché par les liens du sang...”

“ Le soir je montai à cheval pour me rendre auprès de d'Estournal. J'étais heureux de ce moyen de distraction dont j'avais si fort besoin. Au moment de partir, Jacques, mon valet, me demanda la permission de ne pas m'accompagner, me priant de le laisser remplacer par son nouvel ami Merlehüe. Il était fort indisposé, disait-il.

“ Je consentis, sans attacher aucune importance à ce remplacement, et je partis avec Merlehüe. Quand j'arrivai chez d'Estournal, je trouvai la compagnie plus nombreuse et en plus belle humeur que la veille. Ma venue fut saluée avec des acclamations flatteuses.

“ — Pourquoi n'as-tu pas amené ton frère avec toi ? me demanda d'Estournal en nous mettant à table.

“ — Oui, ajouta Laure, amenez-le donc. Un marin sera le bienvenu parmi nous. D'ailleurs, cela lui fera passer gaie-ment les quelques jours de liberté qui lui restent encore.

“ — Je ne le lui ai même pas proposé, répondis-je.

“ — Et pourquoi ? me demanda-t-on.

“ — Parce qu'il n'eût pas accepté.

“ — En vérité ! C'est donc un moine que ce marin-là.

“ — Charles n'a pas le même caractère que moi, répondis-je. Il n'y a jamais eu entre nous communauté de goûts, de plaisirs, ni même d'habitudes.

—Je crois que vous n'avez jamais vécu longtemps l'un près de l'autre ? dit d'Almoy.

—Effectivement ! Charles a une année seulement de plus que moi, mais comme raison il est mon aîné de beaucoup plus. Tandis que j'allais à Paris avec mon père, Charles, encore enfant, était placé au collège de Brest. Nous ne passâmes pas notre enfance ensemble. Plus tard il entra dans les gardes marines, et nous ne nous vîmes que de loin en loin. Enfin il reçut son brevet d'officier, s'embarqua et nous ne nous vîmes plus du tout. A peine nous écrivions-nous de loin en loin. Je le vis à la mort de notre mère, car il avait débarqué pour demeurer près d'elle. Notre père mourut à Paris, tandis que Charles était en Amérique. Enfin il y avait bien longtemps que je ne l'avais embrassé, lorsqu'il m'écrivit dernièrement de venir à Châteaulandrin pour assister à son mariage.

—Mais, dit Laure, c'est presque un étranger qu'un pareil frère !

—C'est moins qu'un étranger, ajouta d'Estournel, car un étranger peut devenir un ami intime, et je défie bien que deux frères constamment séparés l'un de l'autre puissent ressentir l'un pour l'autre une amitié bien sincère, n'est-il pas vrai ?

—Sans doute ! répondis-je. Ainsi il est certain que j'estime Charles, mais je ne ressens pour lui que cette affection naturelle, normale pour ainsi dire, qui a pour principe le lien du sang ; Charles est mon frère, mais il n'a jamais été mon ami.

—Et il ne le sera jamais, dit d'Almoy ; car d'après ce que j'ai entendu dire de lui, je ne crois pas qu'il y ait entre vos deux natures beaucoup de points sympathiques.

—Je suis forcé de le reconnaître, mais j'avoue que Charles vaut mieux que moi !

—Alors, reprit d'Estournel, je comprends pourquoi vous ne l'avez pas amené.

—La conversation changea, et il ne fut plus question de Charles.

—Ce que j'avais dit était vrai. Oh ! oui ! bien vrai, et j'ai besoin de cette pensée pour avoir le courage de supporter la vie... Je n'avais jamais eu en Charles un compagnon d'enfance ; mis tous deux en présence, nous avions si peu l'habitude de faire communiquer nos pensées, que nous demeurions froids et gênés vis-à-vis l'un de l'autre.

—Oui, dans la détresse de mon âme, c'est là pour moi, sinon une consolation, au moins la seule pensée d'excuse que je puisse ne pas rejeter, car j'en suis certain, Charles ne devait pas avoir pour moi plus d'affection que j'en avais pour lui...

—Cette nuit-là on joua encore, mais cette fois je perdis, et la mauvaise chance fut pour moi dans des proportions telles que non-seulement je perdis tout ce que j'avais gagné la veille, mais que je quittai la table en m'engageant à envoyer le lendemain à d'Estournel deux cents louis qu'il m'avait gagnés sur parole.

—Si le proverbe est vrai, vous ne sauriez vous plaindre ! me dit en riant M. d'Almoy.

—Oh ! mais si le proverbe est vrai, ajouta Laure en riant aux éclats, M. de Laverdi a bien fait de ne pas amener ici son frère : il nous eût gagnés tous !

—Tous ceux qui avaient entendu se mirent à rire.

—Je ne comprends pas ! dit-je.

—Laure me quitta brusquement en riant toujours.

—Du diable ! si je sais ce que tout cela veut dire ! ajoutai-je en me retournant vers d'Almoy.

—Lui aussi se mit à rire sans me répondre. Cette fois le rouge de la colère me monta au visage.

—Monsieur, lui dis-je d'un ton demi-menaçant, je désire formellement connaître la cause de tous ces rires qui éclatent alors qu'il est question de la fiancée de mon frère.

—D'Almoy me tendit la main.

—Très-cher, me répondit-il, nous nous connaissons trop tous deux pour nous faire une mauvaise querelle. Soyez convaincu que personne ici, pas plus que moi, n'a l'intention de vous être personnellement désagréable !

—Mais j'étais irrité et par la perte considérable que je venais de faire au biribi et par ces hilarités intempestives qui déjà m'avaient surexcité le système nerveux.

—Dites-moi la cause de ces rires ! repris-je.

—Bah ! fit d'Almoy, des niaiseries sans importance !

—Qu'importe ! dites toujours !

—Mais vous savez bien ce qu'il en est !

—Non ! sur mon honneur !

—Pour Dieu ! n'en parlons plus !

—D'Almoy voulait me quitter, je l'arrêtai en le retenant par le bras.

—Sérieusement, lui dis-je, pourquoi ces rires à propos de la femme qui est la fiancée de mon frère ?

—Il me regarda, fixement et, comprenant sans doute à l'expression de ma physionomie que tout subterfuge était inutile :

—Puisque vous voulez parler sérieusement, me dit-il, je vous répondrai, mon cher ami, que je ne puis vous donner une explication satisfaisante, parce qu'il s'agit précisément de la fiancée de votre frère ?

—Et d'Almoy ne put retenir un sourire en achevant ces mots.

—Ah ! dis-je emporté par la colère, ce que vous venez de dire exige impérieusement une explication nette et précise.

—D'Almoy me regarda en ouvrant de grands yeux.

—Donnez-moi votre parole que vous ne m'avez pas compris ! me dit-il.

—Sur mon honneur ! m'écriai-je.

—Oh ! vous ne savez pas !

—Quoi donc ?

—Eh ! pardieu ! ce qui concerne d'Estournel et mademoiselle Mariannic ?

—Mais je ne sais rien !

—D'Almoy se mordit les lèvres :

—Alors, reprit-il, j'ai fait une sottise. Admettons que je n'ai rien dit !

—Si fait et il faut que vous parliez !

—D'Almoy réfléchit encore, puis après un nouveau silence :

—Bah ! reprit-il, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre et peut-être me reprocherai-je un jour de vous avoir caché la vérité.

—En achevant ces mots, d'Almoy me prit par le bras et m'entraîna en dehors de la maison :

—Mon cher ami, me dit-il, une fois que nous fûmes seuls dans le jardin, vous avez dit que vous n'aviez pas pour votre frère toute l'affection que comporte d'ordinaire un pareil titre. Mais vous avez ajouté que vous l'aviez en haute estime. Eh bien ! voulez-vous lui donner un bon conseil ?

—Sans doute ! Parlez !

—Qu'il trouve un prétexte convenable pour rompre son mariage avec mademoiselle de Louedoc.

—Je fis un geste d'étonnement.

—Efforcez-vous de le déterminer pendant qu'il en est temps encore.

—Pourquoi ? m'écriai-je.

—Parce que mademoiselle Mariannic n'est pas précisément digne de porter le nom de votre frère.

—Comment ? pour quel motif ?

—Pour le motif qui a fait que d'Estournel, tout en aimant cette jeune fille comme un fou, n'a pas voulu lui donner son nom.

—Ah ! cette fois, m'écriai-je, je vous somme de vous expliquer nettement.

—Mon très-cher, reprit d'Almoy, ce qui fait que d'Estournel n'est pas retourné dans la maison de M. de Louedoc et qu'il a refusé de poursuivre un projet d'union qui, en tous points paraissait convenable, c'est qu'il a été à même d'apprendre une chose...

—Laquelle ?

—On aime mademoiselle Mariannic, qui est une fort jolie personne, mais...

—Mais quoi ?

—Mais... on ne l'épouse pas !

—Comment ?” m'écriai-je.

—D'Almoy me prit les mains et les serrant amicalement :

—Croyez, me dit-il, que je parle dans l'intérêt de votre frère. Maintenant, vous agirez comme bon vous semblera.”

—Et sans attendre ma réponse, sans me laisser le temps de formuler une interrogation nouvelle, d'Almoy me quitta brusquement et disparut.

—Je remontai vivement dans le salon : je voulais voir d'Estournel et le contraindre à m'expliquer ce que je ne comprenais pas nettement, mais il venait de partir.

—Je partis à mon tour. Merlehué m'accompagnait. Tout d'abord je n'accordai aucune attention à ce changement de valet, mais comme j'allais atteindre Châteaulandrin, de plus en plus plongé dans des réflexions pleines d'anxiété, je me souvins que ce n'était pas Jacques qui me suivait et fis signe à Merlehué de pousser son cheval auprès du mien. Il obéit en homme empressé d'échanger quelques paroles.

—Il y a longtemps que tu habites Châteaulandrin ? lui demandai-je avec une indifférence que je m'efforçais de rendre naturelle.

—Oh oui ! me répondit-il.

—Combien y a-t-il d'années ?

—Il y en a près de dix.

—De sorte que tu connais tout le monde dans la ville ?

—Oh oui !

—Et la famille de Louëdoc, tu la connais plus particulièrement.

—Dame ! dit Merlehué en hésitant. Cela dépend !

—De quoi ?

—D'une foule de choses...”

—Je compris ce qui se passait dans l'esprit du valet et je fouillai dans ma bourse. Bien que la perte du jeu l'eût rendue fort plate, j'y trouvai néanmoins quelques louis.

—La lune qui brillait au ciel fit rutiler l'or dans ma main. Merlehué sourit avec un regard de convoitise qui caressa les pièces de métal.

—Tu connais bien la famille de Louëdoc ? repris-je.

—Oh oui ! dit cette fois Merlehué sans hésiter. Je sais tout ce qui concerne cette famille, surtout mademoiselle Mariannic.

### III

#### LES AMOUREUX

—Mademoiselle Mariannic ! m'écriai-je. Et que sais-tu donc qui la concerne plus spécialement ?”

—Merlehué sourit naïvement, mais avec cette naïserie fine qui est plus souvent chez nos paysans l'expression de la moquerie que celle de la bêtise.

—Je sais... un tas de choses ! répondit-il.

—Lesquelles ?

—Dame ! lesquelles que vous voulez savoir ?

—Toutes.

—Oh ! dit Merlehué en faisant danser dans sa main les quelques pièces d'or que je venais de lui donner. C'est que ce sera bien long, monsieur.

—La route d'ici à Châteaulandrin est longue, donc tu auras du temps. D'ailleurs je veux absolument que tu répondes à mes questions. Si tu le fais de bonne grâce, les louis que je viens de te donner ne compteront pas dans l'avenir, et je te donne ma parole que ta franchise recevra une récompense royale ; mais si, au contraire, tu refuses de me répondre, si tu éludes, si tu cherches à me tromper, tu vois cette cravache ? Elle est soûlement emmanchée ! Eh bien ! je te donne encore ma parole d'honneur qu'elle se rompra sur tes épaules, jusqu'à ce que ta langue soit suffisamment déliée ! Maintenant et comme dans l'un et l'autre cas, tu parleras, c'est à toi de choisir !”

—Merlehué lança en dessous un regard sur ma personne : la majesté de ma taille, la force musculaire si peu commune dont Dieu m'a doué et que décèlent les proportions de mes membres, semblaient faire profondément réfléchir le paysan.

—Eh bien ? dis-je en coupant l'air avec ma cravache.

—Je parlerai !” répondit vivement mon nouveau serviteur.

—Puis il ajouta avec un sourire où la fausseté dominait :

—Ce n'est pas par crainte au moins que je parlerai ! C'est bien parce que j'aime monsieur de tout mon pauvre cœur et que je voudrais qu'il me crût digne d'entrer à son service.

—Merlehué me lança un regard joyeux.

—Allons, parle vite !” dis-je avec un peu d'impatience.

Merlehué réfléchit :

—Si monsieur m'interrogeait, reprit-il, ce serait plus facile, car je saurais bien mieux répondre que raconter.

—Soit ! lui dis-je. Réponds-moi nettement alors.”

—Merlehué rapprocha son cheval du mien. Je compris à son empressement que le drôle en savait long et qu'il allait m'en donner pour l'argent que je lui avais promis.

—Tu connais bien M. d'Estournel ? lui dis-je.

—Oh ! s'écria-t-il. Qui est-ce qui ne le connaît pas à trente lieues à la ronde ? C'est un de nos jeunes gentilshommes les plus renommés. Il est bon, brave, généreux, il ne craint rien, il chante toujours, il rit toujours, il fait la cour à toutes les jolies filles, et il se bat tant qu'on veut, plus qu'on ne veut même ! Il y a des châteaux où on dit que c'est le roi des mauvais sujets de la province, mais si c'est vrai, faudrait dire aussi que c'est le plus aimable de tous nos jeunes seigneurs... après monsieur, bien entendu !

—Tu l'as vu venir à Châteaulandrin ?

—Oh oui !

—Il est allé souvent chez M. de Louëdoc ?

—Très-souvent, monsieur. Je puis dire même presque tous les jours.

—Cela a duré longtemps ?

—Mais dame, comme qui dirait quatre ou cinq mois.

—Quand était-ce ?”

—Merlehué réfléchit longuement : il parut calculer mentalement, il compta sur ses doigts, puis relevant la tête :

—Il y a comme qui dirait deux ans et sept mois et quinze jours, dit-il enfin.

—Deux ans, sept mois et quinze jours, que ?...

—Que M. d'Estournel est venu pour la dernière fois à Châteaulandrin, chez M. de Louëdoc.

—Et avant cette époque ? il y venait ?

—Tous les jours à peu près, ainsi que je le disais à monsieur.

—Et que disait-on dans la ville de ces visites assidues ?

—On disait que M. d'Estournel avait du plaisir à voir mademoiselle Mariannic et que mademoiselle Mariannic se réjouissait de voir M. d'Estournel.

—Ah ! on disait cela ?

—Oui, et on ajoutait encore que le mariage aurait lieu bientôt, et on disait aussi que ce serait une belle alliance, car tout le monde sait que le père de M. d'Estournel est un des plus riches gentilshommes du pays de Vannes, comme M. de Louëdoc est un des plus riches du pays de Tréguier.

—M. de Louëdoc est donc réellement très-riche ?

—Dame ! on dit qu'il a quelque chose comme cent mille livres de rentes, ce qui est un beau denier ?

—Et mademoiselle Mariannic avait l'air d'aimer M. d'Estournel ?

—Dame ! oui, on le disait.

—Ils sortaient ensemble ?

—Oh non ! Mais M. d'Estournel avait à chaque instant des bouquets qu'il baisait, des mouchoirs brodés et parfumés qu'il pressait sur son cœur, des bijoux de femme qui étincelaient sur ses vêtements ; et il paraît que les bouquets c'était mademoiselle Mariannic qui les faisait, les mouchoirs, c'était elle qui les brodait ; les bijoux, c'était elle qui les donnait comme des gages d'amour.

—Tu es sûr de cela ?

—Dame ! monsieur, on l'a toujours dit et personne n'a jamais dit le contraire.



—Après ? demandai-je avec impatience.

—Le mariage avait donc l'air de se préparer ; mais il y en avait qui disaient qu'il ne se ferait pas plus que ne s'étaient faits les autres.

—Quels autres ? D'autres mariages ?

—Oui, monsieur.

—Il avait donc déjà failli s'en faire ?

—Oh ! oui ; et beaucoup encore. Depuis deux ou trois années, les épousours abondaient à Châteaulandrin : il en venait de tous les coins de la province. Il y en avait déjà bien eu au moins sept ou huit qui avaient tous vu la porte se refermer sur eux.

—On les avait congédiés successivement ?

—On le disait.

—Pourquoi ?

—Parce que les uns ne convenaient pas à la demoiselle, n'étant pas assez beaux ou assez spirituels ; et les autres au papa, n'étant pas assez riches ou assez titrés. Aussi on disait que la belle demoiselle de Louëdoc était plus difficile à prendre qu'une ville forte.

—Enfin, tous ces précédents mariages avaient manqué ?

—Tous ; aussi, quand un beau jour on a vu que M. d'Estournal ne revenait pas à Châteaulandrin, on a dit aussi que le mariage était manqué.

—Mais quelle raison donnait-on ?

—Que M. d'Estournal n'avait pas été jugé assez riche, ou qu'il n'avait pu parvenir à plaire à mademoiselle Mariannic.

—On disait donc que d'Estournal avait été congédié ?

—Oui, monsieur ; et même on riait beaucoup, car M. d'Estournal s'était cru si sûr d'épouser mademoiselle de Louëdoc, qu'il l'avait dit partout et qu'il l'avait écrit à tous ses amis et à toute sa famille. Aussi on se moquait de lui, fallait voir ! si fort même, qu'il n'osa pas revenir à Châteaulandrin, pendant plus d'un mois.

—Mais il y revint cependant ?

—Oui, monsieur, vous allez voir. J'étais alors au service d'un ami de M. d'Estournal, un gentilhomme que vous avez vu, sans doute, et qui se nomme M. d'Almoy.

—Oui, dis-je, je le connais.

—Et je me rappelai la conversation que je venais d'avoir, précisément avec d'Almoy dans le jardin de l'hôtellerie.

—M. d'Almoy habitait alors le château qu'il habite encore aujourd'hui à Saint-Jean Kerdelmel, à trois lieues d'ici, poursuivit Merlehue. Il donnait souvent des fêtes au château et toute la jeune noblesse des environs, celle qui aime à jouer, à boire et à s'amuser, s'y donnait rendez-vous. Il y avait là aussi presque toutes les dames que vous avez vues ce soir.

—Un jour, c'était un mois au moins après que M. d'Estournal avait cessé de revenir dans la maison de M. de Louëdoc, alors que tout Châteaulandrin ne parlait que de cela et que dans les environs on en parlait encore plus, mon maître donna un grand dîner. Il y avait tous ses amis. M. d'Estournal était invité, mais l'heure s'écoulait et il n'arrivait pas.

—On ne l'avait pas revu depuis sa mésaventure conjugale, et même on prétendait que la réunion de ce jour avait pour but la malicieuse intention de forcer M. d'Estournal à venir affronter les regards de ses amis. Aussi, en ne le voyant pas venir, bien que l'heure du dîner fût proche, commençait-on à craindre qu'il ne vint pas.

—J'étais avec les autres valets dans la salle à manger, et nous entendions tout ce qui se disait dans le salon.

—Il ne viendra pas, répétait-on.

—D'Estournal était trop sûr de son fait quand il nous parlait de son mariage avec mademoiselle de Louëdoc, disait un gentilhomme, de sorte qu'à cette heure il n'ose plus venir affronter nos sourires ni recevoir nos compliments de sincère condoléance.

—Pauvre d'Estournal ! il se croyait déjà archi-millionnaire, dit M. d'Almoy. M. de Louëdoc aura eu connaissance des brèches faites par anticipation à sa fortune personnelle, il

aura craint les procès avec les usuriers et tous les juifs de notre connaissance, et surtout de celle de notre ami.

—Il commençait déjà à nous écraser de sa splendide position, reprit un des gentilhommes.

—Et il nous assassinait avec la beauté de sa future, ajouta une dame.

—A propos, dit une autre dame, ce malheureux d'Estournal est peut-être bien mort en ce moment ? N'a-t-il pas fait devant nous le serment de se tuer s'il n'épousait pas mademoiselle Mariannic ?

—Cela est vrai ! s'écria-t-on ; et d'Estournal, qui est galant homme, aura naturellement tenu sa parole. Il est mort, il ne faut donc pas lui en vouloir s'il ne vient pas dîner avec nous.

—Messieurs ! s'écria une dame, je propose de chanter un *De profundis* pour ce pauvre d'Estournal !

—La porte du salon donnant sur l'antichambre-vestibule s'ouvrait alors à deux battants.

—Un *De profundis* pour moi ! cria une voix enjouée. Bien obligé, mes amis, mais gardez votre bonne volonté pour plus tard. Je constate votre bonne intention que je transforme en promesse, mais, corbleu ! j'espère vous faire attendre !

—D'Estournal ! s'écria-t-on en acclamant le gentilhomme qui venait de franchir le seuil de la porte.

—Vous n'êtes donc pas mort ? demanda-t-on.

—Mort ! s'écria M. d'Estournal, cordieu ! que celui ou celle qui doute de mon existence veuille bien me le dire, je me charge de lui prouver sur l'heure que je suis vivant.

—Des éclats de rire accueillirent cette réponse faite du ton le plus gai, M. d'Almoy s'était avancé vers son ami :

—Si tu es encore vivant, comme je commence à le croire, lui dit-il, tu es dans ton tort.

—Comment ! demanda M. d'Estournal.

—Tu avais fait serment de mourir si tu n'épousais pas mademoiselle Mariannic de Louëdoc.

—Nullement, s'écria M. d'Estournal. J'ai juré de me tuer si mademoiselle de Louëdoc en épousait un autre, ce qui est bien différent.

—Enfin... demanda-t-on de plusieurs côtés à la fois, vous ne l'épousez pas ?

—Hélas ! non, répondit M. d'Estournal.

—Et pourquoi ?

—Il paraît que je ne suis pas assez riche !

—Sans doute, continua Merlehue, la conversation fut poursuivie dans ce sens, mais l'heure du repas était venue, et, comme il fallait s'occuper du service, je ne pus en entendre davantage.

—J'étais sommelier en chef chez M. d'Almoy, de sorte que durant toute la première partie du repas, je fus occupé à classer les vins que l'on me faisait demander.

—Au dessert, je m'installai à mon poste, devant l'un des dressoirs de la salle, avec une provision de vins de liqueur. J'étais précisément en face de M. d'Estournal ; il paraissait fort gai et sa physionomie était heureuse et calme.

—Les autres valets, ceux qui avaient servi, me dirent que depuis le commencement du repas, M. d'Estournal avait été le but des attaques de tous, le point de mire de toutes les saillies, de tous les bons mots qui pleuvaient comme grêle sur son mariage manqué, attaques, saillies et bons mots que le gentilhomme avait reçus sans sourciller, et en homme non-seulement parfaitement résolu à ne pas se fâcher, mais encore ne voyant dans ce qui était dit le moindre sujet de querelle sérieuse. Lui, d'ordinaire fier, altier, impétueux, endurant peu la plaisanterie envoyée à son adresse, il paraissait, ce jour-là, doué de la patience d'un ange. C'était, en le voyant, en l'entendant, à croire qu'il n'était plus le même personnage.

—Aimez-vous toujours mademoiselle de Louëdoc ? lui demanda-t-on.

—Non, répondit-il sans hésiter.

—Vous répondez trop vite, dit une dame.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on n'est jamais certain de cela qu'après un temps assez long, et il y a quelques semaines à peine que vous avouiez que votre cœur était pris et même bien pris.

—Il est évident, dit une autre personne que, si vous avez aimé comme vous le disiez, vous devez aimer encore.

—Oui ! oui ! s'écrièrent tous les convives !

Et de tous les bouts de la table, les attaques se mirent à pleuvoir sur M. d'Estournal auquel on semblait vouloir prouver qu'il était toujours amoureux. Il continuait à écouter sans manifester la moindre impatience : il souriait avec une expression de douceur qui me paraissait, à moi surtout qui avais eu l'occasion de connaître la violence de son caractère, la chose du monde la plus extraordinaire.

Tout à coup il se leva, et, faisant signe de la main qu'il voulait parler, il imposa silence au milieu du bruyant tumulte.

—Vous prétendez tous et toutes que je fais contre fortune bon cœur, dit-il, et que tout en affectant une profonde indifférence, je suis tout aussi épris de mademoiselle de Louëdoc ?

—Oui, oui ! s'écria-t-on de toutes parts.

—Eh bien ! je vous propose un pari.

—Lequel ? demanda mon maître qui avait été l'un des plus ardents railleurs du fiancé malheureux.

—Je parie cent louis contre vous tous que je vous donne la preuve indiscutable de mon indifférence pour mademoiselle de Louëdoc.

—Quand donneras-tu cette preuve ?

—Quand vous voudrez, le plus tôt possible.

—Demain ?

—Demain ou cette nuit même si vous le voulez.

—Cette nuit ! s'écria M. d'Almoy, accepté !

—Je prends le pari pour moi seul à cette condition.

—Tenu ! dit M. d'Estournal.

—Combien de temps te faudra-t-il pour donner cette preuve ?

—Le temps d'aller d'ici à Châteaulandrin, d'y passer une heure et de revenir.

Il était alors onze heures du soir.

—U.e heure pour aller à la ville, une heure pour y rester, une heure pour en revenir, en tout trois heures, dit M. d'Almoy en s'adressant à ses convives. Il est onze heures ; en partant dans une demi-heure nous serons ici à deux heures et demi du matin. Jusque-là, jouez, dansez, buvez, mais que pas un de vous ne quitte le château ; vous êtes tous ici les maîtres absolus, mais à notre retour que nous vous trouvions tous ; je vous promets une fête splendide pour la fin de la nuit, c'est d'Estournal qui galamment va en faire les frais !

—Eh bien ! je double le pari pour que la fête soit plus belle ! s'écria M. d'Estournal.

—Accepté ! répondit mon maître.

Tous les convives applaudirent. On donna l'ordre de faire seller les chevaux. M. d'Estournal invita quatre des gentilhommes présents à les accompagner pour être juges du pari. On tira au sort et les quatre jeunes seigneurs désignés quittèrent aussitôt la salle.

Tout ce que j'avais entendu avait excité ma curiosité au delà de ce que je saurais dire, aussi mon premier soin fut-il de courir aux écuries, de seller mon cheval et de me tenir prêt à accompagner mon maître. Les domestiques des autres cavaliers se préparèrent également.

À onze heures et demie, nous galopions rapidement sur la route de Châteaulandrin.

## IV

## LE PARL.

Quand nous arrivâmes à Châteaulandrin, minuit et demi venaient de sonner ; les rues étaient plongées dans l'obscurité la plus profonde. Le silence qui régnait n'était troublé que par le murmure incessant de la chute d'eau de l'étang dominant la ville.

Nous atteignîmes les abords de la maison de M. de Louëdoc. Mes maîtres mirent pied à terre et nous donnèrent leurs chevaux. Nous voulions tous savoir ce qui allait se passer mais il nous fallut garder les chevaux. D'ailleurs, on nous avait défendu de bouger de place ; je proposai à l'un de mes compagnons d'avoir soin de mes chevaux et de veiller, tandis que je m'avancerais dans l'obscurité pour tâcher d'épier nos maîtres.

Il accepta et nous convînmes d'un signal qu'il me ferait dans le cas où il s'apercevrait du retour de nos maîtres avant que je ne fusse revenu.

Je me glissai alors dans l'ombre. Je n'avais pas fait cinquante pas qu'au détour d'une ruelle j'aperçus le groupe formé par MM. d'Estournal, d'Almoy et leurs amis.

Je connaissais admirablement la ville que j'habitais depuis plusieurs années. Au chemin que suivaient ces messieurs, je compris qu'ils se dirigeaient vers les jardins de M. de Louëdoc et je pris une petite rue qui me permit de les devancer et de les attendre.

La propriété de M. de Louëdoc, vous le savez, monsieur, est isolée, c'est-à-dire que son jardin et sa cour sont entourés de rues et qu'elle ne touche à aucune autre propriété mitoyenne.

Vous savez encore que le corps de logis principal est bâti dans la grande cour. À gauche, l'aile formant pavillon est occupée par mademoiselle Mariannic.

Ce pavillon contient trois pièces. La chambre à coucher de mademoiselle, son cabinet de toilette et son petit salon. Elle est absolument seule dans ce pavillon, qui communique avec l'appartement de sa mère par le salon.

La chambre de mademoiselle donne sur la cour et celle de son cabinet de toilette sur le jardin ; les deux pièces communiquent directement l'une avec l'autre.

Quand j'eus atteint le poste que je m'étais choisi, j'attendis. Je ne m'étais pas trompé. Ces messieurs arrivaient quelques instants après. M. d'Estournal marchait un peu en avant, semblant les guider dans les ténèbres.

Messieurs, leur dit-il en s'arrêtant, il faut escalader ce mur et sauter dans le jardin.

Escaladons et sautons ! répondit M. d'Almoy.

Ils s'élançèrent et ils sautèrent de l'autre côté. J'attendis quelques instants, puis je m'élançai à mon tour, toujours sur leur trace. Je les vis disparaissant dans l'ombre dans la direction du bâtiment principal. Je m'avançai lentement avec précaution.

Je n'entendais plus rien. Sans doute ces messieurs avaient choisi un endroit pour s'y arrêter et conférer, car j'avais beau prêter l'oreille le plus attentivement possible, pas le plus léger bruit ne parvenait jusqu'à moi.

Je redoublai de précaution, car il était évident que si l'on m'eût découvert on m'eût pris en flagrant délit d'espionnage et j'eusse très certainement été puni. Je me glissai donc doucement, m'efforçant d'atteindre la maison. Je connaissais suffisamment le jardin pour pouvoir me diriger en toute assurance.

Le silence le plus solennel régnait toujours autour de moi, je n'entendais absolument rien et je ne voyais rien. La maison se dessinait en face de moi, j'avancai en appuyant sur la droite.

Ce silence, que rien ne troublait, commençait à m'inquiéter singulièrement, et déjà je me demandais si ces messieurs n'avaient pas pris une autre direction, s'ils n'avaient pas pénétré dans la maison, lorsqu'au détour d'une allée, en me glissant sous une touffe de rosiers grimpants, je les aperçus à demi dissimulés derrière un grand piédestal de marbre supportant une corbeille.

C'était précisément en face de l'aile où étaient les appartements de mademoiselle Mariannic, en face de la fenêtre ouvrant sur le cabinet de toilette.

Je m'avançai doucement, mais une allée me séparait de l'endroit où se tenaient blottis mon maître et ses amis, et malheureusement la nuit était claire, très claire même, et la lune, qui envoyait sa lumière directement sur cette allée,



m'empêchait de la franchir, car j'eusse été vu très certainement.

“ Pour franchir l'allée à un autre endroit, il me fallait faire un très grand détour, et ce détour m'eût fait perdre peut-être un temps précieux.

“ Je me décidai à demeurer blotti dans l'endroit où j'étais : de là, je ne pouvais entendre ce qui se disait, car ces messieurs parlaient à voix basse, très basse même, mais j'étais admirablement placé pour tout voir ; j'avais en face de moi la petite pelouse qui bordait ce côté de l'aile du bâtiment. C'était aux confins de cette pelouse, à l'endroit où elle se reliait au petit bouquet de bois, que se dressait le piédestal derrière lequel étaient cachés mon maître et ses amis. Rien ne les dissimulait donc à ma vue.

“ Je demeurai immobile, attendant là. Un temps assez long s'écoula sans que le silence de la nuit fût troublé par un autre bruit que le murmure presque insaisissable des voix de ces messieurs. Par moments, ils échangeaient quelques paroles rapides, mais je ne pouvais rien deviner.

“ Il y avait près d'une demi-heure que nous étions dans le jardin et aucun événement ne s'accomplissait. Je ne comprenais rien à la situation. Je me demandais pourquoi ces messieurs étaient venus dans ce jardin, ce qu'ils y voulaient faire et quelle preuve M. d'Estournal allait donner là de son indifférence pour mademoiselle Mariannic. Qu'attendait-on ? Était-ce donc une mystification que M. d'Estournal voulait faire subir à ses amis ?

“ Il me semblait, au reste, que l'impatience qui me dévorait commençait aussi à s'emparer de ces messieurs.

“ Une heure du matin sonna à l'église, la lune était plus brillante qu'elle n'avait encore été... Depuis un instant le murmure des voix avait cessé complètement et rien ne troublait le silence.

“ Tout à coup un léger craquement retentit : je tressaillis en cherchant des yeux. Je ne vis rien. J'étais là, anxieux et haletant.

“ Un second craquement résonna, une fenêtre du bâtiment venait de s'ouvrir, c'était celle du cabinet de toilette de mademoiselle Mariannic.

“ Une tête d'homme apparut dans l'entre-bâillement. Cette tête se pencha au dehors pour examiner l'extérieur, puis une échelle de cordes fut glissée lentement et s'abattit le long du mur, demeurant fixée dans l'intérieur.

“ Alors l'homme enjamba : un pied sur le premier échelon et l'autre sur l'appui de la fenêtre, il demeura le corps à demi penché vers l'intérieur de la pièce. Je vis distinctement alors la silhouette d'une femme qui se dessinait dans l'ombre, cette femme était richement vêtue d'une *baigneuse* blanche toute chargée de broderies de couleur.

“ L'homme pressa cette femme dans ses bras, puis envoyant un baiser avec sa main, il descendit rapidement l'échelle et il attendit : l'échelle fut remontée rapidement et la femme sortit alors sur le balcon et s'assit sur le rebord pour la suivre des yeux.

“ L'homme franchit la pelouse presque d'un seul bond et s'engagea au pas de course dans l'allée qui me séparait des jeunes gens, mais il n'avait pas fait dix pas que M. d'Estournal et ses amis se précipitèrent à sa poursuite. L'homme redoubla de vitesse, mais M. d'Estournal se fut élançé avec la rapidité de l'éclair, et il rejoignit le fuyard qu'il saisit par le bras précisément à la hauteur de l'endroit où j'étais caché.

“ L'homme s'arrêta et, sans essayer de se défendre, il joignit les mains :

“—De grâce ! pas de bruit ! murmura-t-il avec l'accent de la prière.

“ Les jeunes gens l'entouraient.

“—Ah ! c'est toi, Ferdinand ! dit M. d'Estournal.

“—Monsieur d'Estournal ! dit l'homme avec un accent effrayé, oh ! je vous en conjure, ne me livrez pas ! M. de Louëdoc me tuerait !

“—Je ne te livrerai pas, mon gars, mais j'ai à causer avec toi, en présence de ces messieurs qui t'entourent.

“ L'homme paraissait trembler de tous ses membres.

“—Par grâce ! dit-il d'une voix suppliante, éloignons-nous d'ici ! La lune nous éclaire en plein et, de la maison, on peut nous voir !

“—Soit ! dit M. d'Estournal.

Il saisit l'homme par le bras, en priant mon maître de le tenir de l'autre côté, et ils s'enfoncèrent dans le jardin, se dirigeant vers la partie boisée. Je pus les suivre encore, glissant dans les fourrés et sans éveiller l'attention.

“ M. d'Estournal s'était arrêté dans un salon de verdure fort touffu. Celui qu'il avait contraint à le suivre était au centre du groupe formé par les gentilshommes. M. d'Estournal s'était placé bien en face de lui.

“ J'étais à dix pas au plus, abrité derrière le tronc d'un grand marronnier : je devais tout voir et tout entendre sans rien perdre de ce qui allait avoir lieu.

“—Messieurs, dit M. d'Estournal, en s'adressant à ses amis, cet homme que vous voyez là se nomme Ferdinand. Il a jadis été au service de mon père, qui me l'avait donné pour valet de chambre alors que j'étais tout jeune homme, il y a de cela quatre ans. Maintenant, il est au service de M. de Louëdoc, et cela depuis deux ans. Est-ce vrai cela, Ferdinand ?

“—En tous points, monsieur !” répondit le valet.

“ Plusieurs des personnes présentes, et entre autres M. d'Almoy, reconnurent effectivement Ferdinand pour être l'un des domestiques de M. de Louëdoc. Moi-même je l'avais reconnu.

“—Maintenant que cette première et utile vérité est constatée, reprit M. d'Estournal, tu vas nous confesser les autres.”

“ Ferdinand lança sur ces messieurs des regards effarés.

“—Mon bon monsieur, dit-il, ne me forcez pas à dire...

“—La vérité ! interrompit M. d'Estournal. Morbleu ! tu la diras, et tout au long encore !

“—Mais, par grâce...

“—Ecoute, et retiens bien mes paroles, car tu sais que je n'ai pas l'habitude de répéter les choses ! dit M. d'Estournal en lui saisissant le bras et en le secouant rudement. Si tu dis la vérité sans hésiter, c'est-à-dire si tu réponds nettement aux questions que je vais t'adresser, je te donne ma parole d'honneur que M. de Louëdoc ne saura jamais rien, que tu vivras en paix, à ta guise, que personne ne se mêlera dorénavant de tes affaires, et que, quoi que tu fasses, je serai pour toi un protecteur solide ; mais si tu hésites à répondre, si tu ne dis pas la vérité, si tu cherches à la voiler, je te donne encore ma parole d'honneur que sans hésiter, sans avoir pitié de tes cris ni de tes pleurs, je te livre à la minute même à M. de Louëdoc en lui disant ce que je sais...

“—Oh ! ne faites pas cela ! s'écria Ferdinand dans un accès de terreur subite.

“—Je t'ai donné ma parole, et je la tiendrai. Si M. de Louëdoc est prévenu, je ne crois pas que sa justice se fasse attendre. Tu pourrais bien périr sous le bâton cette nuit même...

“—Grâce ! grâce ! dit Ferdinand dont les dents claquaient.

“—Tu parleras ?

“—Oui !

“—Sans hésiter ?

“—Je le jure !”

“ Un léger silence suivit ces paroles. Tous ces messieurs se rapprochèrent. Ils paraissaient avoir le plus violent désir d'entendre.

“—Quand nous venions de te voir descendre par cette fenêtre, reprit enfin M. d'Estournal, d'où sortais-tu ?

“—Du cabinet de toilette de mademoiselle Mariannic, répondit Ferdinand.

“—Depuis combien de temps étais-tu là ?

“—Depuis deux heures.

“—Avec qui étais-tu ?

“—Avec mademoiselle...

“—Vous étiez seuls ?

“—Oui !”

“ Un murmure d'indignation accueillit ces paroles ; M. d'Estournal fit signe de la main qu'on lui laissât continuer son interrogatoire.

“ — C'est elle que tu as embrassée avant de descendre ? reprit M. d'Estournal.

“ — Oui ! balbutia Ferdinand.

“ — C'est elle qui a retiré l'échelle ?

“ — Oui, monsieur.

“ — Quand avais-tu vu mademoiselle Mariannic de cette façon pour la dernière fois ?

“ — La nuit d'hier.

“ — Et quand dois-tu la revoir ?

“ — La nuit de demain.

“ — Vous vous aimez donc ?

“ — Oui, monsieur.

“ — Depuis combien de temps ?

“ — Depuis sept mois.

“ M. d'Estournal se retourna vers ses amis qui demeuraient muets de stupéfaction.

— Messieurs, reprit-il, ce que vous venez d'entendre là est malheureusement l'expression de la vérité. Au reste, le doute n'est pas permis. Mademoiselle Mariannic est la seule créature vivante habitant cette partie de la maison de son père. D'ailleurs, à défaut de ses traits que nous n'avons pu nettement distinguer, nous avons pu la reconnaître à sa toilette. Enfin cette vérité que vous connaissez aujourd'hui, je l'avais constatée, moi, il y a un mois. J'avais des doutes, une nuit je surpris cet homme, je vis distinctement mademoiselle Mariannic ; le lendemain je cherchai un prétexte et je ne revins plus chez M. de Louëdoc.

“ En achevant ces mots, M. d'Estournal prit dans sa poche une bourse bien gonflée qu'il jeta à Ferdinand en lui disant qu'il était libre et que son secret serait gardé.

“ Ferdinand s'échappa en courant.

“ — Eh bien, messieurs, reprit M. d'Estournal en s'adressant à ses compagnons, ai-je gagné mon pari ? Croyez-vous que j'aime encore ?

“ — J'ai perdu ! dit M. d'Almoy, mais je donnerais deux fois la somme pour avoir gagné. Morbleu ! une jeune fille de ce nom et de ce sang descendre jusqu'à aimer le valet de son père !...

“ — Bah ! fit d'Estournal. En route ! on nous attend chez toi !

“ — Permettez, messieurs, dit mon maître en retenant ses amis : avant de nous remettre en route, convenons d'une chose. Nous aimons et nous estimons tous M. de Louëdoc ; or, son honneur est singulièrement et tristement compromis dans cette circonstance. Je crois qu'il serait convenable de tenir cette aventure secrète.

“ — C'est mon avis, dit vivement M. d'Estournal, et j'allais vous en prier.

“ — Rentrons chez moi, inventons un prétexte futile pour prouver à mes convives que d'Estournal a gagné. D'ailleurs, puisque je déclare avoir perdu et que je paye, cela est l'essentiel.”

“ Tous ces messieurs furent du même avis, et l'on se mit en devoir de regagner l'endroit où attendaient les chevaux. Je m'élançai précipitamment et je fus assez heureux pour devancer mon maître et ses amis, aucun d'eux ne put se douter que j'avais assisté à ce qui venait d'avoir lieu.

“ Ces messieurs montèrent à cheval, et nous regagnâmes rapidement Saint-Jean-Kerdaniel. Tous ceux qui étaient restés au château dansaient et s'amusaient fort. Ils accueillirent le retour de ces messieurs avec de grands cris.

“ Mon maître raconta une histoire pour prouver que M. d'Estournal avait gagné le pari, il paya et on continua à jouer et à danser jusqu'au jour.

“ Seul parmi les convives, M. d'Almoy paraissait fort soucieux et très-préoccupé. Au moment du départ, il retint M. d'Estournal qui lui disait adieu, et, quand ils furent seuls, il l'emmena avec lui dans son cabinet d'étude en ordonnant à tout le monde de se retirer.

V

LA PREUVE

“ Le cabinet de travail dans lequel ces deux messieurs s'étaient renfermés communiquait avec une tourelle servant de bibliothèque.

“ Au courant de la situation, que je n'avais pas cru devoir révéler nettement à mes camarades, j'avais le désir le plus vif de savoir ce que M. d'Almoy et M. d'Estournal allaient se dire.

“ Je fis semblant de monter à ma chambre, et, me glissant par un couloir, je redescendis rapidement, j'atteignis la bibliothèque et je parvins à me faufiler sans bruit sous une portière de tapisserie séparant la pièce du cabinet de travail.

“ Mon maître et M. d'Estournal causaient avec animation

“ — Cependant, disait mon maître, tu peux avoir été trompé !

“ — Mais j'ai vu ! disait M. d'Estournal.

“ — Comme nous avons vu cette nuit ! Cela ne suffit pas à mes yeux.

“ — Comment ?

“ — On peut être l'objet d'une illusion ou d'une machination.

“ — Dans quel but ?

“ — Le sais-je ? Une méchanceté de valet !

“ — Allons donc ! impossible !

“ — Enfin, je veux d'autres preuves pour l'acquit de ma conscience ! M. de Louëdoc est un homme d'honneur s'il en fut, c'est un des bons gentilshommes de notre province, c'était un ami de mon père, j'ai pour lui l'estime la plus grande, et j'ai la conviction sincère, sérieuse, que, si ce que nous a dit ce misérable est vrai, et si M. de Louëdoc le savait, il tuerait sans hésiter et sa fille et son valet !

“ — C'est également mon opinion, dit M. d'Estournal ; c'est bien pourquoi je crois que nous avons sagement fait en taisant l'aventure devant nos amis et surtout nos amies !

“ — Tu comprends dès lors, reprit M. d'Almoy, puisque tu as aussi cette opinion sur M. de Louëdoc, que son honneur exige que nous ayons d'autres preuves contre sa fille que celles résultant des aveux d'un valet.

“ — Oh ! s'écria M. d'Estournal, je donnerais toute ma fortune pour que ce misérable m'eût trompé !”

“ Mon maître prit les mains de son ami :

“ — Je sais ce qui doit se passer en toi, dit-il, je te comprends ; aussi, je veux agir.

“ — Et que feras-tu ?

“ Mon maître parut réfléchir longuement, puis, après un grand silence :

“ — Ecoute ! dit-il à M. d'Estournal en venant s'asseoir près de lui, demain ce misérable nous a dit qu'il reverrait mademoiselle Mariannic.

“ — Oui, répondit M. d'Estournal. Ces rendez-vous ont lieu tous les soirs.

“ — A la même heure ?

“ — Toujours, du moins à ce que m'a avoué Ferdinand, car le jour où je l'ai surpris, le drôle m'a fourni dix fois plus de détails que je ne lui en ai fait donner cette nuit. Oh ! je l'eusse étranglé, ce soir-là !...

“ — Et à quelle heure est ce rendez-vous ?

“ — A dix heures et demie. Une heure après que le souper est terminé, quand madame de Louëdoc est couchée et que sa fille a pris congé d'elle.

“ — Très-bien !

“ — Que feras-tu ?

“ — J'irai demain soir voir M. de Louëdoc et lui porter des nouvelles de mon oncle, son ami. Il me retiendra très-certainement à souper, j'accepterai. Après le repas, durant lequel j'étudierai attentivement la jeune fille, je prendrai congé, mais je ferai le tour de l'habitation, je pénétrerai dans le jardin comme nous y avons pénétré cette nuit. Il y a un arbre placé justement derrière ce piédestal qui nous a abrités cette nuit. Je grimperai dans cet arbre dont les premières branches sont à la hauteur de la fenêtre de l'appartement de mademoiselle Mariannic et j'attendrai...

“ Quand ce valet sortira de chez la jeune fille, je la verrai elle et alors je saurai réellement ce qu'il en est. Si le drôle a menti, il ne sortira pas vivant du jardin, je te le jure ! ”

“ M. d'Estournal parut réfléchir à son tour.

“ — Bien pensé ! reprit-il enfin. Voilà un plan qu'il faut mettre à exécution.

“ — Aujourd'hui même, ainsi que je te l'ai dit, car il fait jour !

“ — Ce soir alors tu iras souper chez M. de Louëdoc ?

“ — Oui.

“ — Et à dix heures et demie tu seras dans le jardin ?

“ — J'y serai.

“ — Eh bien, à minuit, je t'attendrai, moi, à l'endroit où cette nuit, nous avons laissé nos chevaux.”

“ M. d'Estournal quitta son maître et je regagnai ma chambre.

“ Le soir venu, M. d'Almoy donna l'ordre qu'on sellât son cheval et il fit demander, pour l'accompagner, celui de nous qui l'avait suivi la nuit précédente. Il ne se rappelait pas que ce valet c'était moi.

“ Je m'empressai d'obéir, bien joyeux d'être à même de me tenir au courant de l'aventure. Nous partîmes. Mon maître se rendit chez M. de Louëdoc où il fut sans doute fort bien reçu, car on m'envoya dire de mettre les chevaux à l'écurie et je fus invité à souper à l'office.

“ J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que j'avais grande envie de revoir Ferdinand et de causer avec lui, mais Ferdinand ne soupa pas avec nous.

“ Je demandai où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Il me fut répondu que Ferdinand était d'une santé fort délicate et que depuis plusieurs mois, le médecin lui avait défendu de manger le soir.

“ Je n'insistai pas et je parlai de mademoiselle Mariannic, dont tous ceux qui étaient là firent le plus grand éloge. Enfin le temps s'écoula et je quittai la maison avec mon maître sans avoir vu Ferdinand.

“ Quand nous fûmes dans la rue et à quelque distance de la maison, mon maître sauta à terre et me jetant les rênes de son cheval :

“ — Va m'attendre, me dit-il, à l'endroit où tu nous as attendus cette nuit.

“ Et il disparut. J'obéis. Cette fois je n'avais personne à qui confier les chevaux, je dus me conformer aux ordres reçus et attendre en rongant mon frein.

“ A l'heure dite M. d'Estournal arriva. Il me demanda où était son ami, et sur ma réponse que je l'ignorais, il attendit.

“ Une heure du matin sonnait quand mon maître vint nous rejoindre. Il paraissait violemment agité.

“ — Eh bien ? demanda vivement M. d'Estournal.

“ — Eh bien ? répondit mon maître en oubliant sans doute que j'étais là, le drôle n'a pas menti !

“ — Tu as vu ?

“ — J'ai vu !

“ — Ah ! fit vivement M. d'Estournal. Et comment as-tu vu ? Raconte-moi cela !

“ — J'ai soupé auprès de mademoiselle Mariannic, j'avais minutieusement examiné sa toilette et tout à l'heure, au moment où Ferdinand quittait le cabinet de toilette, la fenêtre était toute grande ouverte, j'ai vu mademoiselle Mariannic... Oui, c'était elle, et bien qu'il fit nuit et que je la visse dans l'ombre, je ne pus me tromper. C'était bien sa taille, sa tournure, sa manière de se coiffer, c'était le costume qu'elle portait au souper... Hélas ! malheureusement le doute n'est pas permis !

“ M. d'Estournal avait écouté mon maître avec une grande attention. Quand M. d'Almoy eut achevé, son ami le prit par le bras et l'emmena à distance ; tous deux parlèrent longuement à voix basse, puis ils se séparèrent et nous retournâmes au château. Avant de nous séparer, mon maître m'ordonna le silence le plus complet à propos de ce que j'avais pu voir ou entendre.

“ Depuis cet instant, poursuivit Merlehüe, il ne fut plus jamais question de cette aventure. Quelques jours après, Ferdinand quitta le service de M. de Louëdoc. Les uns prétendent qu'il avait aussi quitté la province, mais d'autres affirmèrent l'avoir rencontré dans les environs de la ville et qu'il avait évité de se laisser voir, agissant comme quelqu'un qui se cache.

“ Tout cela parut bien étrange, car il avait circulé quelques bruits relativement à mademoiselle Mariannic, mais jamais ces bruits ne sont parvenus aux oreilles de ses parents.

“ Depuis ce moment je n'ai jamais entendu rien dire, si ce n'est que Ferdinand est toujours dans le pays, bien qu'il se cache avec de grands soins.

“ Voilà, monsieur, tout ce que je sais sur mademoiselle Mariannic. Si monsieur doutait de moi, il pourrait raconter tout cela à M. d'Almoy et à M. d'Estournal, car ces messieurs ont su depuis que je connaissais tout. Seulement, je prierais monsieur de dire ce qui est, qu'il m'a contraint à parler...”

“ Quand Merlehüe eut cessé de parler, je demeurai plongé dans un flot de pensées sinistres. Je comprenais maintenant et les demi-mots de d'Estournal à propos de Mariannic et les railleries que provoquait la pensée du mariage de mon frère et la valeur de la confidence faite par d'Almoy.

— Toute cette histoire se déroulait devant mes yeux jusque dans ses moindres détails. Quand nous arrivâmes chez M. de Louëdoc, je voulus aller dans le jardin et là, me rappelant ce qui venait d'être raconté, je me rendis un compte exact de tout ce que j'avais entendu.

“ Puis, je pensai à Mariannic et je la revis si resplendissante de beauté et de charme, que je retins un cri sur mes lèvres en passant sous ses fenêtres.

“ Je regagnai mon logement.

“ — Demain, me disais-je, je verrai Charles, je lui dirai tout, et il faudra bien, morbleu, qu'il renonce à ce mariage... Il partira... Oui ! il partira ! ” répétai-je.

“ Et j'ajoutais à part moi avec des battements de cœur affreux :

“ — Si je le vengeais, si je me faisais aimer de Mariannic ! ”

## VI

### LES AMIS.

“ Cette nuit-là, je ne pus dormir : je me levai avec le jour et j'allais me rendre auprès de mon frère pour le réveiller et lui tout dire, quand une pensée me retint la main au moment où j'allais frapper à sa porte.

“ Je retournai sur moi-même et quittant le seuil de la chambre, je descendis dans la cour. Les valets se levaient. Je fis seller un cheval et faisant dire à Charles que je serais absent une partie de la journée, je m'élançai sur la route de Saint-Jean-Kerdaniel, car je savais trouver d'Estournal chez M. d'Almoy. Ils avaient dû quitter Saint-Brieuc dans la nuit.

“ Quand j'arrivai au château, mes deux amis m'accueillirent avec joie. J'étais violemment agité. D'Almoy s'en aperçut et me demanda ce que j'avais.

“ — Messieurs, leur dis-je, la nuit dernière, en vous quittant je suis retourné à Châteaulandrin accompagné par un valet que vous connaissez et qui se nomme Merlehüe. Il a été à votre service, mon mon cher monsieur d'Almoy.

“ — Oui ! dit d'Almoy.

“ — J'ai contraint cet homme à parler, car il paraissait savoir quelque chose d'important relativement à mademoiselle Mariannic de Louëdoc.

“ — Ah ! ah ! fit d'Estournal en secouant la tête.

“ — Merlehüe m'a confessé tout ce qu'il savait.”

“ D'Almoy et d'Estournal se regardèrent.

“ — Je comprends ce qui vous amène ce matin alors, reprit d'Estournal.

“ — Sans doute. Mon frère doit épouser cette femme et ce mariage ne saurait avoir lieu.

—C'est notre avis, dirent à la fois les deux hommes. Mais comment vous y prendrez-vous pour le rompre ?

—Je réfléchis quelques instants :

—Je ne sais encore ce que je ferai, répondis-je, et à vrai dire j'étais venu ce matin pour prendre vos conseils. J'avais eu d'abord l'intention d'aller tout révéler à mon frère...

—C'eût été suivre une mauvaise route, dit d'Estournal.

—Sans doute, ajouta d'Almoy, votre frère, ou se fut emporté en refusant de vous croire, en vous accusant d'ajouter foi à des commérages de valets, ou il vous eût cru sur parole, et dans le premier mouvement de rage, il eût pu faire un éclat qui eût jeté la désolation et la honte dans la maison de M. de Louëdoc.

—Cela est vrai.

—Or, M. de Louëdoc ne sait rien, absolument rien, je l'ai vu par moi-même, et il ne doit rien savoir. Ce serait un acte blâmable que celui d'aller porter la torture dans le cœur de ce digne gentilhomme.

—C'est mon avis, dit d'Estournal.

—Et le mien ! ajoutai-je vivement.

—Donc, ou votre frère vous croira ou il ne vous croira pas, et dans les deux cas le premier moment sera dangereux. Puis, admettez qu'il y ait chez lui doute, incertitude, que fera-t-il ? Il demandera des preuves. Lesquelles donner ? Les affirmations de Merlehiu, un domestique, un drôle perdu de vices, un de ces misérables que l'on fait parler comme on le veut pour quelques louis ? Ferdinand n'est plus à Châteaulandrin. On prétend qu'il est encore dans le pays, il est vrai, cela est possible et je crois moi-même l'avoir vu, mais je ne puis l'affirmer. Encore une fois, quelle preuve donner pour justifier les affirmations de Merlehiu ? Aucune. En présence d'une telle situation, votre frère, qui est follement amoureux et par conséquent bien difficile à convaincre, votre frère ne croira pas et il donnera plus que jamais tête baissée dans le guépier...

—Mais vous, messieurs, m'écriai-je, ne pouvez-vous dire...

—Rien ! dit d'Almoy.

—Que pourrions-nous dire ? ajouta d'Estournal. N'ai-je pas dû épouser mademoiselle de Louëdoc, ne prétend-on pas que j'ai été repoussé dans mes désirs ? Un mot de ma bouche qui tenterait de faire rompre le mariage serait mis sur le compte de ma rage et de mon amour-propre blessé. Ce serait assez qu'une accusation s'échappât de mes lèvres, pour que cette accusation fût réputée fautive. Et puis, mettez-vous à ma place : j'ai failli épouser mademoiselle Mariannic, j'ai annoncé à voix haute la nouvelle de cette union, puis-je donc aujourd'hui aller tout faire pour briser cette autre union qui se prépare ? Mon devoir est de garder un silence absolu et de ne me mêler de rien.

—Mon devoir est le même, ajouta M. d'Almoy. Parler serait porter un coup terrible à M. de Louëdoc que j'aime et que j'estime. Réfléchissez ! Si votre frère était mon parent, peut-être le devoir m'imposerait-il l'obligation de dire ce que je sais ; mais je ne le connais pas, je ne lui ai jamais parlé, je ne l'ai même qu'à peine entrevu, c'est pour moi un étranger, tandis que M. de Louëdoc est l'ami de mon père.

—Encore une fois, dit M. d'Estournal, vous devez comprendre qu'une affection que nous avons pour vous, nous ne pouvons nous mêler de rien, c'est à vous à réfléchir et à agir. Notre devoir est de garder un silence absolu, et ce silence nous le garderons.

—Je courbai la tête : je comprenais parfaitement ce que me disaient mes amis : ils faisaient ce qu'ils devaient faire, et certes, à leur place, j'eusse agi de même.

—J'avais l'esprit inquiet, agité, torturé, car au pénible de la situation se joignait encore la passion que je ressentais pour mademoiselle de Louëdoc, passion qui me dévorait le cœur.

—D'Estournal s'opposa à ce que je retournasse à Châteaulandrin.

—Ne nous quittez que quand vous aurez pris un parti," me dit-il.

—Nos compagnons ordinaires de plaisir venaient ce jour-là chez d'Almoy : bientôt la société fut au complet, et je me livrai sans réserve à l'enivrement du jeu et de l'orgie pour mieux effacer les inquiétudes de mon esprit.

—Le soir, j'avais perdu encore sur parole une somme assez forte que d'Estournal s'empressa de mettre à ma disposition avec une obligeance dont je lui sus le plus grand gré.

—Sondez votre frère, me dit-il au moment où j'allais partir, voyez si vous pouvez le détacher de cette femme, et vous lui aurez rendu un énorme service."

—Je ne vis pas Charles en rentrant à Châteaulandrin, mais le lendemain matin j'allai le trouver dans sa chambre.

—Je lui parlai de Mariannic : aux premiers mots je compris combien il l'aimait, et cet amour, en excitant ma jalousie, alluma dans mon cœur les plus horribles passions.

—Dès ce moment, Charles ne fut plus mon frère, il ne fut que mon rival, et aujourd'hui que je me confesse à Dieu, je dois le dire : dès cet instant je n'obéis plus, en agissant, au désir de préserver mon frère d'une alliance honteuse, mais bien à l'impérieuse passion de la jalousie la plus folle.

—Mariannic aimait Charles, je ne pouvais m'illusionner à cet égard, et la vue de leur amour m'était tellement insupportable que je restais le moins possible à Châteaulandrin auprès d'eux.

—Constamment j'étais avec d'Estournal, d'Almoy et leurs amis ; mes pertes de jeu augmentaient dans des proportions qui me faisaient affronter les chances d'un homme décidé à tout.

—Une nuit, en quittant d'Estournal qui, mettant sa bourse à ma disposition, était devenu pour moi un ami intime, il me manda où en étaient les choses.

—Toujours au même point, lui dis-je.

—Alors le mariage aura lieu ?

—Que puis-je pour l'empêcher ?

—D'Estournal se mit à rire.

—Tentez de vous faire aimer de Mariannic, me dit-il ; si elle vous aime, elle n'épousera plus votre frère.

—Elle aime Charles !

—Bah ! les femmes sont d'humeur si changeante !

—Encore faut-il une cause à ce changement.

—Cela est vrai ; il faut pour cela frapper l'imagination des femmes par quelque grand coup d'éclat. Mariannic aime votre frère, mais si vous lui rendiez un de ces services chevaleresques qu'une femme n'oublie pas, si vous pouviez affronter pour elle quelque péril fantastique, à sauver d'un danger affreux... je parierais une fortune qu'elle serait aussitôt prise pour vous d'une de ces passions auxquelles rien ne résiste.

—C'est possible, dis-je en souriant, mais une action d'éclat ne se présente pas tous les jours à accomplir, et quant à sauver Mariannic d'un grand danger, il faudrait qu'elle le courût ce danger, encore devrait-il être parfaitement authentique.

—Et, ajouta en riant d'Estournal, j'avoue qu'en dépit de toutes les légendes diaboliques du pays, je ne vois pas trop quel danger une jeune jouvencelle pourrait courir ici. La ville ne saurait être assaillie par les ennemis, je ne connais dans les environs aucune féa malfaisante, ni aucun ogre en quête de gibier humain. Mon cher, je ne vois qu'une chose pour favoriser vos vues, c'est que l'étang vienne à rompre ses digues, qu'il inonde subitement la ville et que vous arrachiez mademoiselle de Louëdoc du sein d'un torrent aux flots écumeux ; ce qui ne laisserait pas que de faire un dénouement aussi poétique que ma péroraison."

—Dans le premier moment je n'attachai aucune importance à ce qu'avait dit d'Estournal, et je regardai cela comme une simple plaisanterie. Je savais, comme tous ceux qui habitaient Châteaulandrin, que depuis des siècles la ville était sous le coup d'une inondation effroyable en cas de rupture des digues ; mais, comme eux aussi, je m'étais habitué à dormir au son de ce bruissement sinistre des eaux.

—Quand je rentrai chez M. de Louëdoc, je trouvai mon

frère qui m'attendait ; il paraissait en proie à la joie la plus vive, et cette expression joyeuse me causa une impression pénible.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je.

— Il y a, me répondit-il, que le jour de mon mariage avec Mariannic est enfin irrévocablement fixé.

— Je tressaillis violemment, bien que je dusse m'attendre depuis longtemps à cette annonce, elle me portait au cœur un coup trop violent pour que je pusse le recevoir sans émotion. Charles ne s'aperçut pas de ce qui se passait en moi.

— Je fis un effort et je parvins à me remettre.

— Et quand a lieu ce mariage ? lui demandai-je enfin.

— Dans huit jours, me répondit-il. Demain, je vais à Saint-Brieuc chercher des lettres dont j'ai besoin, mais il faudra que tu me rendes le service, toi, d'aller à Lamballe chercher nos papiers de famille qui sont chez maître Nicou, le notaire, car je t'avoue que j'ai trop de bonheur à demeurer auprès de Mariannic pour ne pas chercher à m'épargner les absences.

— Quand faudra-t-il aller à Lamballe ? demandai-je. Je suis tout prêt.

— Demain, reprit Charles, je vais à Saint-Brieuc, après-demain nous dinons tous et toi aussi par conséquent, chez la belle sœur de M. de Louedoc, le jour suivant c'est la Saint-Jean, et il y a fête ici, eh bien, veux-tu partir après la fête ?

— Avant, si tu le veux.

— Non, après, cela suffira ; il s'agit d'une absence de deux jours seulement : tu seras donc revenu la veille précisément du jour solennel.

— Soit !

— C'est donc convenu ?

— Parfaitement."

Charles me serra les mains : il était heureux ; j'eusse souhaité le voir mourir à mes pieds... Je commençais alors à être atteint par les premiers accès de cette folie qui devait me conduire au crime...

Je passai une nuit horrible : rage, fureur, colère, jalousie, toutes les passions funestes me tourmentaient.

Le lendemain, Charles vint me dire adieu au lever du jour, et il partit. Ma surexcitation augmentait dans des proportions effrayantes ; mille pensées diverses s'entassaient dans mon cerveau et se croisaient tumultueuses, se heurtant, se détruisant, et formant un chaos qui ne me laissait plus la liberté de moi-même.

Enfin, obéissant à un sentiment que je ne saurais analyser aujourd'hui, je descendis chez mademoiselle Mariannic, et je lui fis demander la permission de causer avec elle.

Elle me reçut aussitôt avec empressement. Nous échangeâmes quelques phrases insignifiantes, puis elle me parla de Charles et de son mariage, mais aux premiers mots qu'elle prononça je l'arrêtai, et là, brusquement, sans préparation, je lui dépeignis l'état de mon cœur.

Elle m'écouta avec stupefaction, sans m'interrompre, puis se redressant tout à coup :

— Monsieur, me dit-elle, par grâce, taisez-vous ! Que le frère de celui qui va être mon époux ne me contraigne pas à lui faire fermer les portes de cette maison !

— Mais je vous aime ! m'écriai-je.

Elle quitta la pièce et me laissa seul dans le salon.

Je demeurai un instant immobile et dans l'indécision la plus folle ; j'étais dans l'un de ces moments d'aberration où la nature la plus douce peut arriver au crime.

Enfin j'eus assez de force pour m'arracher de cet appartement dans lequel je respirais une atmosphère de flammes.

Je courus chez d'Estournal où nos amis étaient réunis. En arrivant, je pris à part d'Estournal qui était mon confident, et je lui dis ce qui venait de ce passer.

— Je ne veux plus retourner à Châteaulandrin ! ajoutai-je.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que si je revois Mariannic, je ne serais plus maître de moi... Cette femme m'a inspiré une de ces pas-

sions offrées qui ne reculent pas devant le crime... je le sens !

D'Estournal me regarda. Oh ! je n'oublierai jamais l'expression de ce regard qui jaillit sur moi comme une lance de flammes, mais alors j'étais tellement sous l'impression de ce que je ressentais que je n'accordai pas à ce regard étrange toute l'importance que plus tard le souvenir et la réflexion devait lui donner.

— Alors, reprit d'Estournal, vous ne voulez plus retourner à Châteaulandrin ?

— Non ! dis-je ; je vous demanderai, mon ami, l'hospitalité durant quelques jours. Demain j'enverrai une lettre à mon frère pour faire excuser mon absence, mais je ne veux plus revoir mademoiselle de Louedoc !

— C'est une résolution que j'approuve fermement, me dit d'Estournal ; restez ici, vous êtes chez vous."

Et, sonnait aussitôt, il donna des ordres pour me faire préparer un appartement près du sien.

— Alors, dit-il encore en souriant, vous abandonnez votre amour et vous laissez votre frère épouser..."

Je lui saisis les mains :

— Ne parlons jamais de cela, dis-je.

— Soit ! répondit-il, mais avouez seulement qu'il est malheureux que l'étang de Châteaulandrin ne se soit pas effondré la nuit dernière.

— L'étang ! dis-je. Ah ! que n'est-il une tombe !

— Bah ! fit d'Estournal, vous êtes fou. Vous avez encore de belles années devant vous !"

Et il m'entraîna dans le jardin, où étaient réunis tous nos compagnons ordinaires de plaisir, de jeu et de débauche.

On dina. Je sentais la fièvre qui faisait bondir le sang dans mes artères. J'avais une soif ardente que rien ne pouvait apaiser.

J'étais assis entre d'Estournal et une femme jeune et belle, cette Laure que j'avais vue souvent. Tous deux étaient d'une gaieté folle et s'efforçaient de me mettre en belle humeur.

Pour combattre les accès passionnés que je ressentais, et détourner le cours de mes idées, je faisais raison à toutes les rasades, j'acceptais tous les défis des buveurs, et bientôt je fus dans cet état voisin de l'ivresse qui n'est plus le calme, mais qui n'est pas encore l'absence complète de la raison.

Quand on quitta la table, j'étais devenu le plus gai de tous les convives, et ma gaieté était d'autant plus éclatante qu'elle était fébrile.

On joua, la mauvaise chance, qui semblait acharnée après moi depuis plusieurs jours, ne me quitta pas. Je perdis, et risquant mon or avec cette rage irraisonnée du joueur qui veut se rattraper en offrant au hasard le tout pour le tout, je perdis en quelques heures plus de mille louis que d'Estournal me gagna.

Ces mille louis, joints à mes pertes précédentes, élevaient ma dette envers mon hôte au chiffre de plus de cinquante mille livres.

On soupa à minuit. Le repas fut plus gai encore que n'avait été le dîner. Cette fois, je n'étais pas auprès de d'Estournal, j'étais en face de lui. Laure était sa voisine. Encore sous l'impression de cette surexcitation que je ressentais depuis le matin, et qu'avait augmentée la fièvre du jeu, je sentais mon cerveau ébranlé et sa lucidité s'éteindre.

Je prenais mon verre à chaque instant et je le vidais sans me rendre compte de la force des liqueurs qu'il contenait.

En ce moment la gaieté était à son comble, le bruit devenait étourdissant, mille propos étaient échangés, et ceux qui ne parlaient ni ne criaient chantaient une ronde à la mode.

Que se passa-t-il ? Je ne saurais précisément le dire, bien que je me l'expliquasse plus tard ; mais il me sembla entendre murmurer à mon oreille des paroles railleuses. Des rires moqueurs retentirent ; et, entre des saillies ironiquement insolentes, mon nom était mêlé à ceux de Mariannic et du valet Ferdinand.

“ Je ne voyais plus, je saisis quelque chose, je le lançai, je frappai ; puis je tombai en proie à une somnolence subite.

“ Quand je revins à moi, j'avais la tête fort lourde. Je rouvris les yeux, j'étais couché sur un divan dans un petit salon attenant au grand salon. J'étais seul dans cette petite pièce ; mais par la porte à deux battants, toute grande ouverte, j'aperçus mes compagnons assis autour de la table de jeu.

“ La partie était interrompue et ils paraissaient causer avec animation.

“ —Pour la dixième fois, disait d'Almoy, j'affirme que M. de Laverdi n'était pas dans son bon sens quand il a commis cette action inqualifiable : il était ivre.

“ —Qu'importe ! disait d'Estournel, ivre ou non, il n'en a pas moins insulté chez moi une dame que j'estime.

“ —Mais il n'était pas maître de lui quand il a jeté son verre au visage de Laure.

“ Je m'avançai cependant vers elle, et la saluant très-humblement :

“ —Madame, lui dis-je, tout à l'heure, en m'éveillant, j'ai vu d'apprendre la nouvelle de l'action que j'ai commise, et que je remercie M. d'Almoy d'avoir seulement qualifiée d'inqualifiable. Vous dire l'ignorance dans laquelle j'étais et dans laquelle je serais encore de ce qui s'est passé, si je ne venais de l'entendre, est vous expliquer l'état d'incapacité dans lequel je me suis trouvé. Là est mon excuse. si toutefois vous daignez admettre ce mot.”

“ Et posant un genou à terre :

“ —Madame, lui dis-je, je vous supplie de me pardonner.”

“ Elle me regarda, me fit attendre un long temps dans cette position humiliante au milieu du silence général.

“ —Relevez-vous, monsieur, dit-elle enfin ; je méprise trop une insulte de cette espèce pour en garder souvenir.”



La route de Châteaulandrin. (Page 247)

“ —Eh bien ! dit d'Estournel, on ne se met pas dans un pareil état quand on ne sait pas être mieux maître de soi : et, je le répète, moi aussi, pour la dixième fois, une pareille action est indigne d'un gentilhomme : c'est celle d'un manant.”

“ A ce mot, qui m'arriva en plein visage comme un soufflet, je m'élançai d'un seul bond au milieu du salon.

“ —Messieurs, dis-je d'une voix stridente, de qui donc parlez-vous ?

“ Il y eût un silence. Puis d'Estournel se leva, et s'inclinant avec une politesse affectée :

“ —Je suis désolé d'être obligé de vous répondre, me dit-il, mais c'était de vous que nous parlions.”

“ Le rouge de la honte, de la colère, de l'indignation me montait au visage, Je demeurai un instant immobile et comme indécis sur ce que je devais faire.

“ Je parcourais lentement des yeux le cercle des assistants : mes regards rencontrèrent ceux de Laure, qui se détournèrent de moi avec une expression de mépris telle, que je me sentis frissonner dans tout mon être.

“ Je me relouvai et je m'avançai vers d'Estournel qui me regardait fixement.

“ —Monsieur, lui dis-je, je suis en ce moment chez vous ; j'ai commis à votre table une action qu'un moment d'oubli doit me faire pardonner ; néanmoins, je vous pris de m'excuser.”

“ Un silence, plus glacial encore que le précédent, accueillit mes paroles. Je m'étais incliné devant d'Estournel ; mais me redressant presque aussitôt :

“ —Maintenant que j'ai fait au maître de maison les excuses que je devais lui faire, repris-je, je dirai au gentilhomme que je ne lui permets pas de qualifier ma conduite, et que l'expression dont il s'est servi est celle d'un insolent.”

“ D'Estournel s'était levé comme mû par un ressort ; mais se rasseyant presque aussitôt :

“ —Je suis chez moi,” dit-il avec un geste méprisant.

“ Il avait posé son épée sur un fauteuil ; je m'en saisis, et la jetant devant lui sur la table :

“ —Pardieu ! m'écriai-je, allons sur un terrain neutre.



—Demain, me répondit d'Estournal.

—Non pas, sur l'heure. Il fait un clair de lune magnifique.

—Il ne me plaît pas de me battre cette nuit.

—Il vous a plu d'être insolent cette nuit, il vous plaira de mettre l'épée à la main ; ou par la mordieu ! je..."

—Dans un accès de rage folle, je saisis un fauteuil que je brisai. D'Almoy s'élança vers moi.

—Prenez garde, me dit-il, vous allez abuser de votre force physique.

—Laissez faire, dit d'Estournal, M. de Laverdi a hâte de payer ses dettes.

—Cette parole railleuse fut pour moi un coup de massue ; je me reculai.

—Cela est vrai, dis-je ; j'oubliais que je suis votre débiteur, monsieur. Avant de vous faire payer votre dette d'honneur, il faut que je solde ma dette d'argent. Je vous demande vingt-quatre heures, monsieur.

—Eh bien ! après-demain au lever du jour, au bois de la Saboulaie.

—J'y serai avec de l'or et des épées."

D'Estournal s'inclina ; d'Almoy voulut s'interposer, mais je le repoussai doucement et je quittai le château. Je partis au galop, dévorant l'espace. Cette course folle me calma un peu les sens.

Où étais-je allé ? Je ne pourrais le dire. Je m'arrêtai. Le ciel s'était couvert, la nuit était devenue noire, je ne distinguais pas nettement autour de moi.

J'entendais néanmoins un murmure sourd, incessant.

—Ah ! m'écriai-je, je suis près de l'étang de Châteaulandrin."

—Et je m'avançai jusque sur le bord."

Un cri étouffé interrompit la jeune fille ; l'abbé se leva vivement. Le blessé paraissait être dans un état d'exaltation impossible à rendre.

Il se tordait en se roidissant sur sa couche ensanglantée. On eût dit les premières atteintes d'une agonie terrible.

Faisant un effort violent, il se dressa à demi, se pencha de côté et étendant une main mutilée, il saisit le manuscrit que tenait la jeune fille ; il l'arracha et le jeta au loin avec un geste furieux.

Ses yeux hagards étaient démesurément ouverts, les prunelles dilatés et phosphorescentes étincelaient comme celles des bêtes fauves. Évidemment le malheureux était sous l'empire d'une crise morale épouvantable ou d'un accès d'exaspération nerveuse causé par la douleur et par l'approche de la mort.

La jeune fille s'était levée aussi et s'était précipitée vers le lit.

Le blessé se tordait en poussant des cris rauques et inarticulés ; on eût dit un animal féroce se roulant après quelque horrible carnage.

C'était une scène affreuse, indescriptible. Tout à coup un accident subit augmenta encore le terrible de cette scène. La lampe qui éclairait la caverne s'éteignit brusquement.

L'huile manquait sans doute, la flamme de la mèche jeta un dernier jet plus lumineux et mourut.

L'intérieur de la caverne demeura plongé dans l'obscurité la plus profonde. Le blessé continuait à rugir et à se tordre, et le bruit de ces rugissements, qui n'avaient rien d'humain, le vacarme incessant provoqué par les secousses nerveuses du malheureux, ajoutaient encore aux horreurs de cette scène nocturne.

Tout cela s'était accompli si rapidement que la jeune fille et l'abbé n'avaient pu ni pousser un cri, ni s'approcher trop près de la couche.

Tout à coup, l'obscurité profonde qui régnait dans la grotte se dissipa légèrement, et une teinte vaporeuse qui se répandit au dehors, au fond de la vallée, annonça la venue de l'aube.

## VII

### LE PORTEFEUILLE.

Le jour commençait effectivement à se lever : une lourde

vapeur régnait dans la campagne et courait audessus des rivières. Les roseaux de l'Evel apparaissaient au milieu de ce brouillard en touffes noires semées çà et là sur les flots bouillonnants.

Sur la rive droite, une colonne de fumée s'élevait en tourbillonnant dans les airs.

Kernoë, assis sur un lit de mousse, paraissait avoir repris quelque force et la conscience de lui-même. Yvanec était assis près de lui et le soutenait avec le bras droit.

Catherine, agenouillée de l'autre côté, les mains croisées, les yeux dans les yeux du jeune homme, Catherine dont le visage pâlisait et rougissait tour à tour, Catherine semblait être en proie à l'émotion la plus vive.

Kernoë respirait péniblement, ses mains étaient inertes, mais on sentait cependant que la circulation se rétablissait progressivement dans les artères et dans les veines.

Il fit un effort, souleva un bras et avança la main vers Yvanec.

—Laissez-moi vous nommer mon père, dit-il.

Yvanec prit la main que lui offrait le jeune matelot qu'il venait d'arracher à une mort certaine, et la serrant doucement en fixant sur les siens ses regards perçants et interrogateurs :

—Tu me jures, dit-il, que tu ne voulais pas te servir de ces papiers que j'ai trouvés sur toi le 14 décembre 1793 ?

Kernoë releva la tête.

—Devant Dieu qui m'entend, dit-il, sur la vie de Catherine, sur la vôtre, je jure que j'ignorais que ces papiers se trouvaient dans mes vêtements. Qui les y avait placés ? je ne puis même le deviner. Ils avaient été mis là dans le but évident de me perdre, mais qui avait intérêt à ma mort ?

Ces paroles avaient été prononcées avec un accent de vérité et de sincérité tel, qu'il était impossible de mettre en doute la bonne foi de celui qui les formulait.

Yvanec réfléchissait profondément : puis reportant ses regards sur Kernoë :

—Savais-tu au moins ce que contenaient ces papiers ? demanda-t-il.

—Non, répondit Kernoë.

—Jure-le !

—Sur mon salut éternel. Et d'ailleurs, je vous répète que j'ai toujours ignoré leur présence jusqu'au jour où vous m'avez accusé. Il y a deux mois à peine.

—Tu ne savais rien ! s'écria Catherine.

—Et comment eussé-je pu savoir ? j'ignorais que ces papiers étaient dans ma veste. Quand... je suis... tombé...

Yvanec étouffa un soupir, Catherine détourna la tête :

—Quand je suis tombé, poursuivit Kernoë d'une voix plus ferme, je perdis connaissance. Que se passa-t-il ! je l'ai toujours ignoré.

—Mais, s'écria Yvanec en se levant avec brusquerie, si tu ignorais la présence de ces papiers dans tes vêtements, celui qui m'avait prévenu qu'ils y étaient les y avait sans doute placés lui-même...oui...lui-même !

Kernoë tressaillit.

—Et reprit Yvanec, celui-là était l'homme qui, envoyé par le marquis, m'avait rappelé mon serment et m'avait mis le fusil à la main pour punir le coupable et le traître.

—Celui-là, quel était-il ? demanda Kernoë d'une voix hâlante. Vous pouvez me le dire, maintenant.

—C'était d'Estournal, dit Yvanec.

—D'Estournal.

—Oui !

—Oh ! dit Kernoë, je crois comprendre.

Puis, après un silence et se retournant vers le vieillard :

—Encore une fois, reprit-il, comment faut-il que je vous nomme ?

Le vieillard étendit la main avec un geste superbe :

—Je ne sais comment tu me nommeras, dit-il d'une voix émue, mais je sais ce que je dois te dire, Maüyc ! Écoute ! J'ai douté de ton honneur, je t'ai cru traître et infâme, je re-

connais mon erreur, et aujourd'hui je te dis : Mon fils ! veux-tu me pardonner ?

—Mon père, s'écria Kernoë en éclatant en sanglots.

—Oh ! mon Dieu ! prenez ma vie ! je vous bénis ! dit Catherine d'une voix brisée.

Un long temps s'écoula et un doux concert de pleurs joyeux s'éleva vers le Seigneur. Ils étaient là tous trois, les mains dans les mains. On devinait quelle émotion profonde devait faire battre leur cœur.

—Oh ! dit Catherine, pourquoi ne sommes-nous que deux près de vous ? mon père. Et Jeanne... et Séverin...

—Jeanne ! s'écria Kernoë avec un mouvement brusque.

—Séverin ? dit Yvanec.

Kernoë passait ses mains sur son front comme pour le dégrader : il paraissait évoquer ses souvenirs, rappeler sa présence d'esprit comme un homme qui sort brusquement d'un sommeil léthargique.

—Jeanne ! répétait-il. Jeanne ! mais... je... oui... je devais...

Il poussa un cri en s'arrêtant subitement :

—Oh ! dit-il, je me souviens... je... mais que s'est-il donc passé ?

Et se tournant vers Yvanec :

—Père ! continua-t-il d'une voix frémissante, dites-moi tout ! Où m'avez-vous trouvé ? comment se fait-il que je sois près de vous ? Que s'est-il passé ? dites, dites vite !

Yvanec et Catherine se regardèrent avec une sorte de terreur.

—Quoi ! dit Catherine, tu ne sais pas...

—Rien ! s'écria Kernoë ; je ne sais rien, si ce n'est que je vous ai retrouvés tous deux. Il me semble que j'ai eu un cauchemar horrible, et qu'en me réveillant, Dieu, pour me calmer, m'a placé près de vous. Que s'est-il accompli ? je l'ignore. Il y a eu ce moment un nuage sur mon passé, et ce nuage je ne puis le déchirer, je ne puis voir.

Kernoë disait vrai. Son évanouissement avait duré plus de deux heures.

Lorsque le jeune homme, en se penchant au-dessus de la rivière, était tombé entraînant avec lui la branche de saule brisée, il avait plongé précisément à l'endroit où surnageait ce portefeuille qu'il voulait saisir et qui avait été la cause de l'événement.

Par un mouvement instinctif, il avait pris ce portefeuille qui s'était trouvé sous sa main, et il l'avait serré dans ses doigts sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Kernoë était un excellent nageur, et, dans toute autre circonstance, il se fût tiré facilement de ce mauvais pas, mais on était en hiver, l'eau était excessivement froide, et ce froid de l'eau était encore augmenté par celui de la nuit.

Saisi par le contact de cette eau presque glacée, le jeune homme avait éprouvé une suffocation subite qui l'avait paralysé durant quelques secondes.

Le moment avait été court, mais suffisant pour déterminer sa perte. Le courant, très-fort en cet endroit, avait entraîné le corps inerte. Quand Kernoë, obéissant à l'instinct de la conservation, avait réuni ses forces pour lutter, il était déjà trop tard.

Le courant, de plus en plus rapide, l'entraînait ; il voulut aborder, mais le terrain, s'enfonçant à pic, rendait cet abordage très-difficile. L'obscurité de la nuit augmentait encore le péril.

Sans pouvoir en éviter l'approche, Kernoë fut poussé sur une touffe de roseaux. Les herbes s'attachèrent à lui et gênèrent ses mouvements. Il se dégagna à la suite d'efforts qui achevèrent de l'épuiser.

Il continua à lutter, mais il comprit qu'il était perdu, et l'énergie du désespoir le soutint seule quelques instants encore, puis le froid acheva de paralyser complètement ses membres, il enfonça. Il ouvrit la bouche pour crier : l'eau l'étouffa... il coula. Ce fut alors qu'Yvanec s'élança à son secours.

Lorsque Kernoë fut ramené à terre, il était complètement

évanoui. Il fallut plus de deux heures de soins assidus pour le rappeler à la vie. Puis l'existence matérielle reprit son cours avant que les sens moraux reprissent le leur.

Quand la faculté de sentir lui fut enfin rendue, le jeune homme reconnut dans ceux qui l'entouraient et lui prodiguaient leurs soins ce vieillard qu'il avait si longtemps nommé son père et qui l'avait maudit, cette femme qu'il appelait sa sœur et dont il s'était cru séparé à jamais.

La vue de ces deux êtres, en telle circonstance, acheva de porter le trouble dans ses esprits. Il crut être le jouet d'un rêve.

Sous cette influence, le souvenir de la catastrophe qui venait d'avoir lieu et ses causes s'effacèrent absolument de son esprit. Il ignorait et le danger qu'il venait de courir et le motif qui l'avait replacé entre son père et sa sœur.

Les paroles de Catherine, alors qu'elle avait prononcé les noms de Jeanne et de Séverin, avaient été l'éclair faisant le jour dans l'esprit obscurci du jeune homme, seulement ce jour était terne encore et un vague brouillard enveloppait l'intelligence.

En quelques mots Catherine expliqua à Kernoë la façon si généreuse dont Yvanec l'avait arraché à la mort sans savoir qui il était. A mesure que la jeune fille parlait, le brouillard se dissipait dans l'esprit de Kernoë.

Il se rappelait tout, jusqu'à la cause du danger qu'il avait couru.

—Et Séverin ? demanda-t-il.

—Il est parti ! répondit Catherine en baissant tristement la tête.

—Parti ! quand cela ?

—Quand il a été certain que ton cœur battait.

—Parti ! répéta encore Kernoë. Comment ?

—En prenant le cheval de mon père.

—Mais pourquoi ?

—Nous l'ignorons.

—Où est-il allé ?

—Je n'en sais rien.

Un silence suivit cet échange rapide de paroles.

—Je ne sais, dit Yvanec à son tour, je ne m'explique pas ce qui a pu motiver ce départ si brusque.

Kernoë réfléchissait.

—Ah ! dit tout à coup Catherine, je me souviens maintenant ! Séverin est parti quand il a eu ouvert le portefeuille.

—Le portefeuille ! s'écria Kernoë en tressaillant, quel portefeuille ?

—Celui-ci !

Et Catherine tendit à Kernoë le carnet que Séverin avait laissé tomber après y avoir pris le papier, Kernoë poussa un cri, se saisit du carnet et l'examina attentivement :

—Ah ! fit-il en se dressant violemment, je comprends tout...

Père, il faut courir !... il faut rejoindre Séverin !...

—Séverin ! répéta Yvanec sans comprendre.

—Oui, il a trouvé, lui, le secret que je n'avais pu découvrir... S'il est parti si brusquement, c'est qu'il a recueilli les renseignements que j'eusse achetés au prix de mon sang... Père ! il faut rejoindre Séverin !

—Mais pourquoi ? s'écrièrent à la fois Catherine et Yvanec.

Kernoë leur saisit les mains qu'il serra frénétiquement :

—Parce qu'il sait où est Jeanne ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; parce qu'il vient de s'élançer sur ses traces, et parce que, s'il la trouve... il la tuera peut-être...

## VIII

### L'ÉTANG

Le ciel était chargé de nuages et la lumière du jour filtrait péniblement à travers ces voiles qui s'amoncelaient au-dessus de la forêt. Il était près de midi et cependant les vapeurs de la nuit paraissaient à peine dissipées.

L'abbé Bernier, les deux bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, le regard sombre, parcourait d'un pas lent le fond de la vallée. Il paraissait être en proie aux pensées les plus péniblement tumultueuses.

Tantôt il s'arrêtait brusquement et demeurait immobile. Ses bras se levaient vers le ciel et un soupir s'échappait de ses lèvres. Tantôt il levait les yeux dans la direction de la grotte, et il paraissait écouter avec une anxiété profonde ; puis il reprenait sa marche.

Un profond silence régnait dans cette partie de la forêt, silence que troublait seul le murmure incessant du ruisseau qui serpentait au fond de la vallée.

Tout à coup un pas léger et rapide retentit ; l'abbé se retourna, la jeune fille s'avançait vivement vers lui.

—Eh bien ? demanda l'abbé.

—Il est plus calme, répondit la jeune fille.

—Ah ! il s'est réveillé ?

—Oui, mon père.

—Pauvre homme. Oh ! qu'il a souffert ! C'est un miracle que la vie soit restée après une telle crise !

—Hélas ! il est bien faible.

—A-t-il repris connaissance en se réveillant ?

—Oui, mon père ; et il m'a fait signe d'aller vous chercher.

—Il veut me voir ?

—Oui, mon père.

—Venez, mon enfant, venez vite ; car la mort peut venir plus vite encore, et il faut que je sauve cette âme !

La jeune fille et le prêtre rentrèrent dans la grotte ; le blessé était toujours étendu sur son lit inondé de sang ; mais le plus grand désordre régnait autour de lui. Les draps étaient déchirés, lacérés ; le lit était à demi brisé ; on comprenait que cet homme, qui maintenant gisait là, presque sans mouvement, et dans un état de calme tenant presque de la léthargie causée par l'épuisement absolu des forces, on comprenait que celui-là avait dû se tordre dans des convulsions horribles brisant tout, mordant, déchirant, lacérant comme une bête fauve, se roulant dans une agonie suprême.

En voyant entrer le prêtre, l'œil du mourant parut reprendre quelque animation. Il fit un effort comme pour se soulever, mais il ne put y parvenir.

L'abbé s'approcha de lui ; et levant ses mains réunies au-dessus du blessé et ses yeux vers le ciel :

—Que Dieu donne la force à ceux qui souffrent, dit-il. O Seigneur, mon divin maître, qui voyez tout, qui entendez tout, vous qui avez vu les crimes dont s'accuse ce pécheur, vous voyez aujourd'hui son repentir et ses souffrances. O Dieu de clémence, de charité et de bonté, ayez pitié de lui !

Et le prêtre se signa en s'inclinant profondément ; puis sa bouche murmura une prière.

La prunelle du mourant s'était prodigieusement dilatée. Cette prunelle, qui lançait un feu sombre, semblait darder des myriades d'étincelles sur le prêtre. Tout à coup elle se voila encore, et une larme trembla au bout des cils pour venir rouler ensuite sur les draps maculés de sang.

L'abbé avait cessé de prier. Lui aussi regardait le mourant, et son œil humide aussi laissa échapper une larme.

Alors l'œil du blessé se dilata plus encore et prit une expression impossible à rendre, tandis qu'un souffle se dégageait de sa gorge comme un soupir de soulagement.

La jeune fille s'était rapprochée et se tenait debout devant la couche. Le mourant se tourna alors vers elle, la contempla longuement avec une expression de tendresse infinie, et ce regard chargé d'affection et de tristesse se reporta sur l'abbé Bernier et se fixa sur lui comme un point d'interrogation au bout d'une phrase.

L'abbé prit la main de la jeune fille.

—Vous voulez que je vous promette de veiller sur elle ? dit-il.

L'œil du blessé fit un signe affirmatif.

—Eh bien ! continua le prêtre, si Dieu vous rappelle à lui, je vous jure de ne pas abandonner cette pauvre enfant !

Le regard du blessé passa sur le prêtre comme une caresse, et alla ensuite se fixer sur un objet gisant à terre près du coffre de chêne.

—Le manuscrit ! dit la jeune fille en remassant la liasse de papiers.

Le blessé la remercia du regard.

—Il faut lire encore ?

L'œil fit un signe affirmatif.

—Mon père, je ne sais si j'aurai la force, murmura la jeune fille.

—Lisez, mon enfant, dit vivement le ministre de Dieu. Que le Seigneur entende la confession entière de cet homme, afin qu'il puisse pardonner.

La jeune fille courba le front, et, rouvrant le manuscrit, elle se mit à lire, reprenant à l'endroit où la crise si violente qu'avait subie le malheureux privé de la parole avait interrompu la lecture.

—Où étais-je allé ? lut-elle, je ne pourrais le dire. Je m'arrêtais ; le ciel s'était ouvert, la nuit était devenue bien noire, je ne distinguais pas nettement autour de moi.

—J'entendais néanmoins un murmure sourd, incessant.

—Ah ! m'écriai-je, je suis près de l'étang de Châteaulandrin.

—Et je m'avançai jusque sur le bord. Que se passa-t-il en moi alors, je ne saurais peut-être l'exprimer nettement aujourd'hui, car je ne puis me rendre un compte exact des sensations qu'inagitaient alors. Ce qu'il y a de certain, ce que je puis affirmer, c'est que je souffrais. Oh ! oui, je souffrais des douleurs poignantes et horribles, de ces douleurs qui déterminent parfois de ces crises fatales qui aliènent l'esprit et paralysent les facultés mentales. Je souffrais, et ces tortures me causaient, par un motif que je ne puis m'expliquer, une sorte de plaisir infernal.

—J'avais mis pied à terre, laissant mon cheval libre d'aller où bon lui semblerait. Il était parti dans la direction de la ville.

—J'étais debout sur le bord de l'étang, ayant devant moi l'immense nappe d'eau noirâtre, entretenue par une source inépuisable. Un peu plus à droite, le sol était coupé à pic, descendant droit dans la vallée. La ville était là au pied de cette colline. J'apercevais au loin la toiture de l'église dont la flèche dépassait à peine l'élevation sur laquelle je me trouvais.

—Je demeurai là quelques instants sans penser : mes regards erraient sur les flots... je subissais cet attrait irrésistible du gouffre qui attire.

—Un moment j'eus l'envie de me précipiter dans cet étang qui m'offrait là une tombe sûre et ignorée, mais je m'arrêtai.

—On dira que j'ai eu peur ! pensais-je.

—Alors je m'éloignai de l'étang et je me mis à marcher dans une allée sombre qui bordait la pièce d'eau.

—J'étais face à face avec moi-même, et le tableau de ma situation se déroula devant mes yeux :

—Je suis ruiné, me dis-je, j'ai gaspillé follement toute la part de fortune que m'a laissée mon père. J'ai emprunté à mon frère tout ce qu'il pouvait me prêter... Aujourd'hui je dois cinquante mille livres à l'homme avec lequel je dois me battre après-demain, et avant de me battre, il faut que j'aie payé cette somme, sinon je suis déshonoré ! Comment aurai-je cette somme importante dans un délai aussi bref ?

—En ce moment l'horloge de l'église sonna quatre heures du matin. J'étais alors sur le bord de l'abîme au fond duquel était bâtie la ville. La vibration de l'horloge avait attiré mes regards sur l'église, et la vue de ce clocher, qui se dressait en face de moi, me fit tressaillir.

—Dans trois jours les cloches sonneront, me dis-je, et Mariannic...

—Un nuage de sang me passa sur les yeux.

—Non ! non ! m'écriai-je, non ! cela ne sera pas.

—Monsieur m'appelle ? demanda une voix.

—Je me retournai, en proie à une stupéfaction profonde. Je croyais être seul et j'ignorais d'où partait cette voix.

—Un homme était accroupi par terre près de l'étang : il releva la tête, je reconnus Merlehuä.

—Que fais-tu là ? lui dis-je.

—Je cherchais des herbages, me répondit-il, et tout en flânant, je regardais de quelle épaisseur de pierre dépendait l'existence de tous ceux de Châteaulandrin.

“ Je m'approchai en me baissant. La digue était devant moi : je voyais les eaux noires bouillonner.

“ —Cela est vrai, dis-je ; quelques coups de hache dans cette digue, et la ville serait submergée et tous ceux qu'elle renferme mourraient !... ”

“ —Oui, me dit Merlehüe. Oh ! si on était méchant ! ”

“ Je sentis une pensée horrible m'étreindre le cerveau : je quittai brusquement le valet et je poursuivis ma promenade nocturne.

“ —Ainsi, me disais-je, je suis perdu, moi ! perdu parce que j'ai gaspillé follement tout ce que m'a laissé mon père... et mon frère va épouser cette femme... ”

“ Je m'arrêtai en pressant mon front dans mes mains.

“ —Cette femme que j'aime ! dis-je enfin, et qui en a aimé un autre, cette femme qui s'est perdue, qui... ”

“ Je précipitais ma marche comme pour échapper à mes pensées, mais elles me poursuivaient opiniâtrement... ”

“ Combien marchai-je de temps ainsi ? Je l'ignore. Long-temps, sans doute, car je devais avoir fait le tour de l'étang puisque je me retrouvai en face de Merlehüe. Le valet était toujours accroupi devant la digue.

“ —Enfin, disait-il, c'est heureux qu'on ne soit pas méchant et qu'on ne désire la mort de personne. ”

“ Je ressentis le même serrement de cœur, la même étreinte du cerveau, et je passai encore.

“ —Il faut empêcher mon frère d'accomplir ce mariage qui le déshonorerait, disais-je à voix haute pour dissimuler sous une apparence de bons sentiments les horribles pensées qui m'assiégeaient. Il ne peut épouser cette femme... Si je me dévouais, moi... si je l'épousais... si je l'enlevais... mon frère me maudirait maintenant, mais il me bénirait plus tard... Elle est riche, cette femme !... je referais ma fortune... et je l'aime... En la contraignant à m'épouser, je sauve Charles... oui, je sauve Charles... mais... comment faire ?... ”

“ Encore une fois, je me retrouvais en face de Merlehüe... ”

“ —Ce ne serait pas difficile, dit-il. Un coup de hache là... et là... et crac, tout serait dit... ”

“ Que se passa-t-il en moi alors, je ne sais plus, j'étais fou... ”

“ —Es-tu heureux ? demandai-je à Merlehüe.

“ —Je suis pauvre ! répondit-il.

“ —Aimerais-tu être riche ? ”

“ —Oui, oui, dit-il.

“ —Eh bien ! viens me trouver ce matin, j'ai quelque chose à te proposer. ”

“ Et je repris la route de Châteaulandrin. Que fis-je alors ! je ne me rappelle plus clairement. Ma seule excuse au crime que j'ai commis, c'est que je n'avais plus la liberté de la pensée.

“ Merlehüe vint... je lui promis tout ce qu'il voulut pour rompre les digues. Le soir, mon frère partit à ma place ; je voulais le sauver et je fis le malade... je l'étais effectivement. J'avais sans doute parlé devant mon valet de chambre : il savait tout, je le tuai... ”

“ J'étais positivement fou. L'amour que je ressentais pour Mariannic, le désir d'empêcher mon frère de faire un mariage indigne, la nécessité absolue dans laquelle je me trouvais de payer d'Estournal, tout cela causait une perturbation dans mon esprit.

“ Que se passa-t-il ? je ne puis le dire. Si ma mémoire m'eût servi fidèlement, il est certain que je n'eusse pas survécu à mes souvenirs.

“ Depuis le moment où je quittai Merlehüe sur les bords de l'étang, je ne me rappelle rien bien clairement. Cependant il m'était demeuré dans l'esprit une sorte de vision fantastique dont je ne pouvais me rendre compte.

“ Lorsque, poussé par un sentiment que je ne puis faire excuser que par la pensée d'un accès de folie subite, lorsque je tuai le valet de chambre qui avait été jusqu'alors mon compagnon d'orgie et le confident de toutes mes débauches, je l'avais frappé dans sa chambre, qui était voisine de la mienne.

“ Il était tombé sans pousser un cri, et j'avais eu l'affreux courage de m'assurer qu'il ne vivait plus en posant la main sur son cœur pour en interroger les battements.

“ Comme je me relevais, il me sembla qu'une ombre subite passait entre moi et la fenêtre. Il faisait nuit, et il n'y avait aucune lumière dans la pièce.

“ Je tressaillis et je m'élançai dans ma chambre : elle était déserte. ”

“ Je ne vis rien, et cependant l'espèce de vision que j'avais eue ne s'effaça pas de mon esprit. Je voyais toujours cette ombre passer avec la rapidité d'un fantôme.

“ Ce qui m'avait impressionné de la manière la plus vive, c'était la forme étrange, bizarre que m'avait paru avoir cet être fantastique. Était-ce un homme ? était-ce une femme ? était-ce un enfant ? je ne pouvais le dire.

“ Petit, trapu, contourné, bondissant comme un chevreuil et plus léger qu'un oiseau, cet être m'avait paru avoir la vigueur et la force de l'homme, la légèreté de la femme et la petitesse de l'enfant, mais le tout sans grâce, sans charme.

“ C'était une apparition surprenante, telle qu'en enfantent les cauchemars.

“ Qu'était-ce que cette apparition ? était-elle réelle ou non ? je ne pouvais le dire, mais ce qu'il y a de bizarre, de singulier, d'étrange, ce qui devait un jour me montrer visible le doigt du Dieu de justice, c'est que bien que ma mémoire m'ait fait défaut depuis pour tout ce qui a rapport aux principaux événements accomplis par moi durant cette affreuse soirée, le souvenir de cette apparition demeura gravé dans mon esprit, et il me fut impossible de penser à cette nuit fu- le sans me rappeler l'ombre étrange qui avait glissé devant moi alors qu'après avoir tué mon valet de chambre, je me penchais sur son cadavre pour m'assurer si le cœur ne battait plus.

“ Pour le reste, le souvenir se réveilla plus tard. Ma mémoire me revint à l'heure où j'étais seul, à cheval, courant à fond de train.

“ Je m'arrêtai quelque part, je ne sais plus où... ”

“ —Quelles nouvelles ? demandai-je.

“ —Châteaulandrin est détruit, me répondit-on. Tous les habitants ont péri. ”

“ Je poursuivis ma route. Je m'arrêtai encore à un autre village :

“ —Quelles nouvelles ? demandai-je.

“ —Châteaulandrin est détruit, me répondit-on. Tous les habitants ont péri. ”

“ Je lançai encore mon cheval... puis encore je m'arrêtai :

“ —Quelles nouvelles ? demandai-je.

“ —Châteaulandrin est détruit, me répondit-on. Tous les habitants ont péri. ”

“ Cette fois, heureusement, j'étais fou, réellement fou... ”

## IX

## LA LUMIÈRE.

“ Combien de temps dura ma folie ? je ne sais. Mes souvenirs datent d'un jour où je me trouvais tout seul sur le bord de la grève. J'étais demi nu, la tempête grondait, et il y avait autour de moi des gens agenouillés qui me baisaient les mains.

“ —Vous nous avez sauvés ! ” me disaient-ils.

“ Je ne comprenais pas... Ces gens-là priaient ; je ne savais pas ce qu'ils disaient... je voulais parler ; je ne pouvais pas... J'étais heureux, car je croyais être mort. Mais il n'y aurait pas eu de justice divine si j'avais cessé de vivre... ”

“ J'étais vivant, et le souvenir devait me revenir pour me torturer.

“ Ce que j'ai souffert, Dieu seul le sait et Dieu seul le saura. Pourquoi chercherais-je à le dire ? ”

“ Il y avait alors des gens qui dévastaient le pays ; ils brûlaient les fermes, ils pillaient, ils volaient.

“ J'en pris un une fois : il me blessa, mais je l'étranglai à demi, puis, au moment où j'allais l'achever, je m'arrêtai :

“ —Qui es-tu ? lui demandai-je, comme frappé par un souvenir subit.

—Un Breton ! répondit-il.

—D'où ?

—De Châteaulandrin.

Je tressaillis.

—Comment te nommes-tu ?

—Ferdinand."

Je tressaillis encore, mais je pus me contenir.

—Tu as été au service de M. Louedoc ? demandai-je.

—Oui.

—Tu as aimé sa fille ?

Et comme je lui serrais la gorge trop fort, son visage devint violacé. Je cessai de serrer aussi énergiquement.

—Ecoute, lui dis-je, c'est le Dieu de la vengeance qui t'envoie à moi. J'ai aimé aussi mademoiselle Mariannic, et c'est parce qu'elle t'avait aimé que je l'ai tuée, elle et tous les siens ! Tu comprends ce que je vais te faire souffrir maintenant..."

L'homme pleura, c'était un lâche.

—Je ne suis pas coupable, dit-il. C'est M. d'Estournel qui a tout fait.

—Eh bien, parle, lui dis-je. Dans tous les cas, tu vas mourir, seulement, si tu dis vrai, tu ne souffriras pas, si tu mens, j'inventerai des douleurs, je t'arracherai la chair lambeau par lambeau..."

Le misérable tremblait, il s'agenouilla, il confessa tout... Oh ! mon Dieu ! que n'ai-je pas souffert durant cette confession !

C'était là la plus grande punition que je pusse ressentir.

Mariannic était innocente. D'Estournel était un misérable, il avait voulu tromper la famille pour s'assurer la fortune de M. de Louedoc. Le père de Mariannic, devinant ses intentions, lui avait fermé sa porte.

D'Estournel avait voulu se venger, et il avait payé un valet pour compromettre aux yeux de tous la chaste jeune fille qu'il n'avait pu perdre.

Quand Ferdinand eut achevé cette partie de son récit, je compris tout... Mon frère, en épousant Mariannic, eût anéanti la vengeance de d'Estournel, et ce monstre s'était servi de moi...

Je voulais tout savoir dans les plus grands détails. Ferdinand était mon prisonnier, sa vie était entre mes mains, il devait parler autant que cela me conviendrait, il devait me dire tout ce qu'il savait.

Pressé par moi, il reprit son récit et entra dans les plus minutieux détails. La promesse d'avoir la vie sauve, promesse que je lui fis s'il disait la vérité avec menace de le condamner aux plus cruels supplices si je pouvais supposer qu'il cherchât à me tromper ou à voiler cette vérité, acheva de réveiller toute sa mémoire.

Il me raconta, en entrant dans les circonstances les plus minutieuses, comment, de concert avec une misérable créature, payée aussi par M. d'Estournel, il avait pu jouer dans l'appartement même de la fille de son maître le rôle d'un amant heureux, reconduit par sa maîtresse.

Ces soirs-là, un narcotique puissant, habilement mêlé au thé que mademoiselle Mariannic avait coutume de prendre, empêchait la jeune fille d'entendre le bruit qui se faisait dans la chambre voisine de la sienne.

Tout avait été combiné avec une science du mal, une stratégie ingénieuse à faire croire à quelque infernale puissance.

Ferdinand n'oubliait rien ; dominé par la terreur que je lui inspirais, il entra dans tous les détails, et il me donnait, par ses paroles, des preuves pour ainsi dire matérielles qui ne pouvaient me permettre de douter. D'Estournel s'était servi de moi comme d'un instrument propre au crime, il m'avait conduit par la main, sans que je pusse le soupçonner, jusqu'au but affreux qu'il voulait me faire atteindre.

Je compris tout, jusqu'à la duplicité de ce misérable Merlehue, qui, lui aussi, avait été l'agent secret de d'Estournel.

Quand Ferdinand eut achevé, il demeura immobile, le regard anxieusement rivé sur moi. J'étais en proie à la surexcitation la plus violente. Chacune des paroles de l'infâme valet éveillait un souvenir poignant dans mon cœur, et son récit, tout en éclairant les obscurs détours du passé, faisait naître plus puissant que jamais l'amour effréné d'une horrible et prompt vengeance.

—Tu as mérité dix fois la mort !... dis-je en saisissant le misérable par le bras.

—Vous m'avez promis la vie si je disais la vérité, s'écria-t-il.

—Cela est vrai !" dis-je en le lâchant et en l'envoyant rouler à dix pas.

Ferdinand se releva.

—Va-t'en, lui dis-je encore, car ta présence me ferait oublier mon serment."

Il fit un pas pour se sauver, quand une pensée subite me traversa le cerveau comme un éclair : la vision qui m'était apparue à l'instant où j'avais tué mon valet me revint brusquement à la mémoire.

Je dépeignis l'être demi-fantastique que je croyais avoir vu. Ferdinand m'écoutait avec une attention profonde.

—Oh ! fit-il, quand j'eus achevé, c'est le fou du maître, c'est Algaric."

C'était celui-là qui servait d'espion à d'Estournel et d'intermédiaire habile entre lui et ses complices.

Je n'avais plus rien à apprendre. Je chassai Ferdinand en lui défendant de se trouver jamais à portée de ma main... puis je courus à Châteaulandrin. J'appris que mon frère y était venu... Je découvris les tombes.

Sur chacune d'elles je fis un jeûne de deux jours... sur chacune d'elles je passai vingt-quatre heures agenouillé en me frappant les épaules avec des verges d'épines.

Il me semblait que je ne souffrais pas ! Je trouvais trop bon le Dieu de clémence et de miséricorde.

Ce pèlerinage dura huit mois... Au bout de ce temps, je me sentis un peu plus calme.

J'osai entrer dans l'église de cette ville que j'avais détruite, et là, agenouillé devant l'autel, je fis deux vœux : celui de consacrer les années qui me restaient à vivre à faire autant de bien que j'avais fait de mal, puis, ce vœu formulé, je fis celui de ne pas prononcer un mot jusqu'au jour où mon frère m'aurait pardonné..."

X

#### CROCHETOUT.

La jeune fille s'était arrêtée. L'abbé Bernier, qui depuis le commencement de cette lecture paraissait écouter avec l'attention la plus profonde, l'abbé Bernier se tourna vers le blessé.

Celui-ci était étendu sur sa couche et ne faisait pas un mouvement.

—Après ? demanda le prêtre.

—Il n'y a plus rien, répondit la jeune fille.

—Quoi ! c'est tout ?

—Oui, mon père.

—Mais, ne savez-vous pas autre chose ?

La jeune fille regarda attentivement le blessé, celui-ci tourna vers elle son œil expressif.

—Dois-je parler ? demanda-t-elle.

Le blessé fit un signe affirmatif : la jeune fille se retourna vers l'abbé.

—Ce que je sais, dit-elle, ne concerne guère que moi. De qui suis-je fille ? je l'ignore. sans doute de quelque pauvre pêcheur. Cote homme m'a recueillie dans un naufrage, j'étais tout enfant, il a été pour moi un père. Pendant longtemps il ne m'emmena pas avec lui, et dans le pays on dut ignorer que j'existais, car c'était au fond de cette vallée ténébreuse qu'il me tint constamment cachée. Il ne m'a jamais parlé, mais j'ai appris à le comprendre par signes. Depuis que je le connais, je...

Un cri rauque parti du dehors interrompit la jeune fille.

—Ah ! dit une voix sonore, c'est ici...

Un homme se ruait dans l'intérieur de la grotte ; l'abbé s'était levé précipitamment.

—Le commandant Crochetout ! dit-il.

Crochetout, car c'était lui, s'était élancé ; suivi de ses compagnons il s'était arrêté en face du lit et demeurait comme frappé de stupeur.

Le blessé s'était dressé avec un effort tellement violent qu'il s'était débarrassé du même coup des linges qui entouraient sa tête.

—Philopen ! s'écria l'abbé.

—Mon frère ! hurla Crochetout, l'assassin de Mariannic !... ah ! je tiens ma vengeance !

Et il bondit ; mais l'abbé était entre lui et le blessé.

—Au nom du Dieu de miséricorde ! dit le prêtre en levant les mains.

Crochetout recula ; le blessé venait de retomber sur sa couche en se tordant dans une convulsion suprême ; le prêtre se pencha vers lui. Philopen demeura immobile. Il était évanoui.

—Cet homme ! s'écria Crochetout dont les dents grinçaient.

Kerloch et Kervern s'étaient élancés à leur tour :

—C'est lui qui nous a envoyés à votre secours ! s'écrièrent ils à la fois.

Crochetout avait reculé en laissant retomber son bras.

—Lui ! dit-il. Oui ! c'est lui qui nous a donné le secret du cromlech, c'est lui qui nous a fait conduire aux grottes, c'est lui qui nous a fournis abondamment de poudre, de plomb et de vivres. C'est lui qui a donné le change aux Anglais avec une barque pareille à celle que nous avions. Oui ! il a exposé vingt fois ses jours pour préserver les nôtres.

Et Crochetout courba la tête, mais la relevant subitement avec un éclair étincelant dans les yeux :

—Oui, s'écria-t-il, mais il a tué Mariannic.

Philopen se redressa. D'un geste énergique il écarta l'abbé Bernier et la jeune fille qui s'étaient de nouveau jetés entre le mourant et le capitaine corsaire.

Philopen se trouva alors face à face avec Crochetout. D'une main défaillante, il saisit un poignard appendu à la muraille au dessus du lit et il le présenta par le manche.

Crochetout se recula.

—Je t'ai maudit, s'écria-t-il. Mais je ne puis te tuer !

—Pardonnez à celui qui va mourir et paraître devant Dieu ! dit l'abbé en joignant les mains. Pardonnez !

Crochetout hésita :

—Pardonnez ! reprit le prêtre, tandis que les regards un mourant étaient attachés sur son frère avec une anxiété affreuse. Pardonnez !

Crochetout hésitait toujours.

—Pardonnez !

—Non, je ne puis ! dit enfin le corsaire.

Un cri rauque retentit. Philopen se roidissant, leva la main qui tenait le poignard, la lame descendit rapide sur la poitrine, mais un second cri avait jailli et la jeune fille s'était élancée retenant ce bras qui s'abaissait.

Le poignard s'échappa. Philopen retomba sur sa couche. Il demeura immobile.

L'abbé s'approcha, puis il leva les yeux vers le ciel :

—Il est mort ! dit le prêtre.

Un silence effrayant suivit ces paroles ; l'abbé s'avança d'un pas solennel. Il prit par la main la jeune fille qui s'était prosternée et la contraignant à se relever, il l'entraîna, puis, faisant signe aux autres personnages, il les fit tous sortir à l'exception de Crochetout.

Alors, revenant sur ses pas, il ramassa la liasse des manuscrits, et la présentant à Crochetout, qui demeurait immobile, les traits crispés et les mains frémissantes :

—En face de ce cadavre, dit-il, lisez !

Le soleil, dont les rayons avaient été tamisés depuis son lever par les vapeurs grisâtres émanant de la terre, descen-

daît rapidement derrière son voile épais de nuages. La nuit venait et ses ombres envahissaient la forêt.

Dans le fond de la vallée, Nordèt et ses compagnons étaient assis auprès du ruisseau, ayant devant eux les débris d'un frugal repas.

À quelques pas d'eux l'abbé Bernier et la jeune fille, celle que l'on ne connaissait dans le pays que sous la dénomination fantastique de mary-morgan, étaient agenouillés et paraissaient prier avec une extrême ferveur.

L'abbé se releva lentement et après avoir fait un double signe de croix, il adressa un geste affectueux à la jeune fille et se dirigea vers l'entrée de la grotte.

Il s'arrêta sur le seuil : la lampe qui brûlait éclairait cet antre noir même alors que le jour est dans tout son éclat.

En face de lui, l'abbé voyait le lit sur lequel était étendu roide et glacé le cadavre sanglant de Philopen, du poulpican.

Près du lit, Crochetout était assis. Le corsaire avait le corps courbé, la tête penchée en avant, le bras gauche retombant inerte le long de son siège, le droit à demi replié et la main appuyée sur le genou et soutenant une liasse de papiers dont plusieurs feuilles détachées gisaient éparées.

Crochetout paraissait être profondément absorbé dans ses pensées, car il ne faisait pas un mouvement, et la contraction des doigts qui retenaient les feuillets décelait la violence de la préoccupation de l'esprit.

Le prêtre atterdit silencieusement, puis voyant que Crochetout ne remarquait même pas sa présence, il s'avança et lui posa doucement la main sur l'épaule.

Le capitaine corsaire tressaillit, il se redressa, leva les yeux vers le prêtre et les reporta ensuite sur le cadavre.

—Eh bien ? dit simplement l'abbé.

—J'ai lu ! répondit Crochetout.

Le prêtre étendit la main au-dessus du cadavre avec un geste expressif.

Crochetout courba la tête :

—Oui, dit-il. Il a bien souffert, mais moi, croyez-vous donc que je ne souffre pas encore ?

Le prêtre prit la main de Crochetout et la serrant doucement :

—Auriez-vous donc encore une malédiction pour un mort ? dit-il avec un accent de reproche.

—Non, dit Crochetout. Il a souffert, que Dieu ait pitié de son âme. D'ailleurs Mariannic est là-haut, près du Seigneur, elle intercédéra. Non, monsieur l'abbé, je n'ai pas de malédiction à lancer sur un mort, j'ai autre chose à faire qu'à maudire.

—Et quoi donc ?

—J'ai à venger.

Et Crochetout prononça ces mots avec une expression tellement énergique, que le prêtre recula avec une sorte de terreur, mais se remettant vivement :

—La vengeance n'est pas la passion d'un chrétien ! dit-il.

Crochetout se redressa vivement :

—Pourrais-je donc vivre tant que je saurais que ce d'Estournal existe ! s'écria-t-il.

Puis après un silence :

—Cet Algaric dont parle cet écrit, reprit-il, doit être le même que ce folgoat que j'ai eu un moment entre les mains et que Nordèt a laissé échapper ?

—Oui, dit l'abbé.

—C'est celui qui a été tué.

—Par d'Estournal sans doute.

—Oh ! reprit Crochetout, tout s'explique maintenant. Cet Algaric avait été le complice de d'Estournal. Oui, je me rappelle, en effet, lors de mon séjour à Châteaulandrin, avoir entendu parler de l'étrange personnage. Sans doute d'Estournal aura jugé prudent de se défaire de cet homme, le confident de ses crimes.

L'abbé réfléchissait profondément à son tour et paraissait chercher dans ses souvenirs avec une attention extrême.

—Ce que vous venez de dire, reprit-il, me remet sur la voie



d'événements et même, pour tout dire, de paroles prononcées en ma présence, événements et paroles auxquels je n'avais attaché qu'une importance relative et qui, à cette heure, après la lecture que je viens d'entendre, prennent dans mon esprit des proportions réellement étranges.

Crochetout regarda l'abbé.

—De qui s'agit-il ? demanda le corsaire.

—Toujours de d'Estournal, répondit le prêtre.

—Il y a longtemps que vous le connaissez, monsieur l'abbé ?

—Depuis le commencement de la guerre dans cette partie de la Bretagne.

—Eh bien ?

—Vous connaissez de nom le fermier Yvanec ?

—Oui.

—Il avait deux fils.

—Je le sais.

—L'un d'eux...

—A failli être tué par son père, interrompit Crochetout. Je connais toute l'histoire.

—Qui vous l'a contée ?

—Kernoë, ou plutôt, pour lui rendre son vrai nom, Maüyc lui-même.

—Maüyc ! vous le connaissez ! s'écria le prêtre avec étonnement.

—Il a servi longtemps à mon bord, sans vouloir dire qui il était. Plusieurs fois j'ai voulu lui faire avoir de l'avancement, car c'est un excellent marin, mais comme, pour obtenir un grade ou une commission, il faut déclarer nettement qui on est et le prouver, Kernoë a toujours refusé d'accepter ce que je voulais faire pour lui. Tout d'abord, je ne m'expliquais pas ce refus obstiné, puis quand dernièrement j'ai tout su, j'ai fini par tout comprendre. Maüyc devait passer pour mort, puisqu'Yvanec croyait l'avoir tué. Le vieux royaliste avait fait serment d'immoler son fils qu'il croyait coupable de trahison, et Kernoë, pour éviter à son père l'achèvement d'un crime qu'un hasard avait empêché d'accomplir entièrement, ne voulait pas que le bruit de sa mort fût démenti. Puis, ainsi qu'il me l'a expliqué lui-même, la pensée que son père avait voulu le tuer était pour lui une torture de tous les instants, et c'est pourquoi il s'était promis d'éloigner de lui à jamais tout ce qui pouvait rappeler à son souvenir ce terrible et lugubre passé.

—Oh ! dit l'abbé, ce que vous m'apprenez là jette dans mon esprit une clarté nouvelle et cependant il y a un côté mystérieux qui...

Puis s'interrompant brusquement et changeant de ton :

—Mais ce jeune homme, ce Kernoë, ce fils d'Yvanec, reprit-il, vous l'avez vu il y a peu de temps ?

—La nuit dernière nous étions encore ensemble, répondit Crochetout.

—Et à cette heure, où est-il ?

—Sur les traces de sa sœur.

Et Crochetout raconta rapidement ce qui s'était passé la veille, au commencement de la nuit, sur les bords de l'Evel, alors que Kernoë avait trouvé le portefeuille. Il dit comment Kernoë et lui s'étaient séparés.

L'abbé avait écouté avec une attention de plus en plus vive, et il paraissait réfléchir de plus en plus profondément.

—Je savais une grande partie de tout ce que vous venez de me dire, reprit-il, mais néanmoins, je le répète, le jour commence à se faire dans mon esprit.

—Kernoë est celui dont... cet homme s'est servi, dit Crochetout en désignant le cadavre, pour venir à mon aide contre les Anglais et contre les paysans qui nous traquaient...

—D'Estournal hait Kernoë, reprit l'abbé.

—Comment ? pourquoi ? s'écria Crochetout avec étonnement.

—J'ignore la cause, mais le fait est positif.

—En vérité ?

—J'en suis sûr !

—Quelles preuves avez-vous ?

—En 1793, lorsque, le 14 décembre, Yvanec Anaïrou a armé sa main pour frapper son fils, c'est d'Estournal qui, pressant le marquis de La Prervalayo, a pour ainsi dire contraint le vieillard à exécuter l'arrêt...

—Vous êtes certain de cela, monsieur l'abbé ?

—Parfaitement certain, commandant.

—Ainsi c'est d'Estournal qui a poussé Yvanec à tuer Maüyc ?

—Oui ; et, chose étrange, c'est lui encore qui voulait tout dernièrement contraindre Yvanec à tuer sa fille Jeanne !

—En vérité ?

—Cette fois aussi j'étais présent.

—Comment expliquer cet acharnement ?

—Cela est difficile, d'autant plus difficile même que, ainsi que vous le savez, sans aucun doute, ni Kernoë ni Jeanne ne sont les enfants du fermier Yvanec !

—Oui ! dit Crochetout ; j'ai appris cela lorsqu'on allait fusiller Kernoë et que je suis parvenu à le sauver. Seulement, je n'ai eu aucun détail. J'ai voulu interroger le matelot à ce sujet, mais il a refusé de parler.

—Enfin, les intentions de d'Estournal sont manifestes.

—Voilà qui est étrange ! dit Crochetout en fronçant les sourcils. Dans quel but cet homme agissait-il ainsi !... Oh ! voilà ce qu'il faut que je sache !

—Il est un homme qui, peut-être, pourrait vous donner des renseignements précieux...

—Qui donc ?

—M. d'Almoy.

Crochetout hourta ses mains l'une contre l'autre :

—Vous avez raison ! dit-il. Comment cette pensée ne m'est-elle pas venue plus tôt !

—D'Almoy pourrait, je crois, nous apprendre bien des choses.

—Où est-il ?

—Je l'ai laissé, il y a quelques jours à peine, à Hennebont. Il doit y être encore, car il a là de grandes propriétés, et, maintenant que la paix est signée, il n'a aucun motif pour quitter la ville.

Crochetout s'était levé avec un geste d'une énergie accusée.

—Qu'allez-vous faire ? demanda l'abbé.

—Je vais aller trouver M. d'Almoy ! répondit le corsaire.

Et se tournant vers le cadavre, il le contempla durant quelques instants avec des regards empreints d'une expression difficile à dépeindre.

Le corps de Philopen était demeuré dans la position dans laquelle l'avait frappé la mort. Le torse renversé en arrière, sur une couche toute maculée de taches de sang, les bras écartés comme pour la défense, les mains crispés, les doigts encore enfoncés dans les draps déchirés, tout décelait la lutte violente, et on devinait la puissance de cette nature herculéenne, dans le combat que la mort avait dû livrer pour triompher.

A terre, près du lit, gisait le poignard dont le mourant s'était armé pour se frapper au moment suprême, poignard que la jeune fille, en s'élançant, avait fait tomber.

Crochetout se baissa, ramassa ce poignard et, le levant en le tenant par la lame :

—C'est avec cette arme que je te vengerai et que je me vengerai moi-même ! dit-il d'une voix assurée. D'Estournal, je le jure, s'il est encore vivant à cette heure, ne mourra que de ma main et frappé par cette lame !

L'abbé contemplant d'un regard douloureux ce hardi marin qui, la main étendue au-dessus d'un cadavre, faisait un vœu de mort, vœu terrible que cette énergique nature devait évidemment accomplir.

Le prêtre ne prononça pas une parole, il ne dit pas un mot pour combattre cette résolution de vengeance. Il connaissait Crochetout, il savait que tout ce qu'il aurait pu tenter de dire ou de faire eût été inutile.

Crochetout s'était tu et il demeurait toujours immobile, les regards rivés sur le corps roide du poulpican.

Enfin, s'arrachant à cette muette contemplation, il serra dans la poche de sa veste le poignard qu'il tenait à la main et, se retournant vers le prêtre :

—Monsieur l'abbé, dit-il d'une voix douce, je vais donner l'ordre de creuser une fosse... ensuite nous partirons.

L'abbé fit un signe affirmatif. Crochetout s'éloigna, sortant à pas lents de la grotte.

Il n'avait pas franchi le seuil, que le prêtre, s'agenouillant pieusement auprès du cadavre, commençait à mi-voix les prières des morts.

## XI

### LES RENSEIGNEMENTS.

—Et c'est par cette route ?

—Oui, mon gars.

—Là, à gauche, après la chaumière entourée de la haie d'ajoncs ?

—C'est cela !

—Tu en es sûr ?

—Puisque je les ai vus comme je vous vois, et je vous vois bien, allez ! je ne suis pas aveugle ! ah ! non ! ni Kalan non plus !

Ces paroles terminant une conversation commencée, étaient échangées rapidement. C'était dans ce petit chemin montagneux du pays de Vannes, conduisant de la ville de Pluvignet au hameau de Brandemin, sur la route d'Auray à Hénebont.

Une petite cabane, sorte de cahute, plus propre à loger des animaux que des hommes, se dressait au sommet d'une colline dominant le pays de tous les côtés.

La colline était très élevée et de l'endroit où se dressait la cahute, on avait tout autour de soi un horizon des plus étendus.

À l'est, le chemin rocailleux, défoncé en maints endroits, allait se perdre dans la chaîne des montagnes qui se dresse orgueilleusement de la pointe de Quiberon à Camors, allant sur une ligne droite de la mer à l'Ével et faisant trait d'union entre eux.

Au nord et au sud s'étendaient de vastes plaines, de ces steppes qu'offre de plus en plus rarement le sol cultivé de la Bretagne, mais que l'incurie ou l'ineptie d'une partie de ses habitants laisse encore subsister néanmoins.

À l'ouest se dressait un bouquet de bois aux branchages encore verts. Avant ce bouquet touffu, une route, courant du nord au sud et paraissant se diriger vers Belz ou Port-Louis, occupait le chemin. C'était au carrefour formé par cette rencontre des deux voies que se dressait cette petite maison de modeste apparence, qu'avait désignée celui qui donnait des renseignements sur la topographie des lieux.

Celui-là paraissait être un homme de trente à quarante ans, type parfait du paysan de cette partie de la Bretagne, et vêtu comme le sont les habitants des environs de Vannes.

Un autre homme, mais beaucoup plus jeune, se tenait debout près de lui. Tous deux étaient sur le seuil de la cahute, tous deux avaient les regards fixés curieusement sur trois personnages qui se tenaient debout, en face d'eux sur le bord de la route.

Ces trois personnages, une femme et deux hommes, étaient Catherine, Yvanec et Kernoc.

—Voyons, reprit Kernoc, explique-toi bien clairement.

—Si tu parles vrai, si tu me donnes des renseignements utiles...

—Qu'est-ce que vous donnerez, vous ? interrompit le paysan le plus âgé.

—Un bel écu d'argent de trois livres pour acheter un justin rouge à ta pennère, au premier pardon de Pluvignet.

Le paysan cligna les yeux doucement, et tout d'abord il ne dit rien. Il examinait attentivement Kernoc et Yvanec, paraissant supputer intérieurement le degré d'influence et de confiance qu'il devait leur accorder dans son estime.

Kernoc tira de sa poche un écu qu'il fit sauter dans sa main.

—Je suis prêt à vous répéter tout ce que je vous ai déjà appris, dit vivement le paysan, dont les regards de convoitise ne quittaient plus la pièce d'argent. Interrogez-moi et je vous répondrai sans mentir, je le jure sur le salut de mon âme, et que les saints du paradis me maudissent si je cherche à...

Kernoc l'interrompit du geste.

—Comment étaient ceux dont tu parles ? demanda-t-il.

—Le gars était un beau gars, répondit le paysan, grand, élancé, bien fait, mais qui n'est pas du pays, avec des boutons d'or comme les officiers de la marine que j'ai vu à Lorient lors de...

—Avait-il les cheveux noirs ? interrompit Kernoc.

—Non, il avait les cheveux clairs comme moi.

Et le paysan prit une mèche de sa longue chevelure blonde.

—Mais, poursuivit-il, il avait la figure noire comme les matelots.

—Et la femme qui était avec lui ? demanda vivement Catherine.

—Oh ! bien jolie, celle-là ! dit le paysan en levant les bras avec admiration. Pas grande, c'est vrai, mais belle comme une étoile ! et une fille du pays, bien sûr, car elle avait le costume de la Cornouailles. Elle avait encore les cheveux pâles comme moi, et puis de grands yeux couleur du ciel, et un air si bon, si bon ! si gracieux, si aimable, que jamais, au grand jamais, je n'ai vu plus jolie créature, j'en prends à témoin tous les saints et...

—De quelle couleur était son justin ? demanda aussi Catherine.

—Brun, avec des raies rouges.

—C'est bien cela ! murmura la jeune fille en regardant Yvanec.

Le vieillard s'avança, et, fixant ses yeux sur ceux du paysan :

—Puisque tu as si bien examiné cette jeune fille, dit-il, qu'est-ce qu'elle a là ?

Et le vieillard désigna le côté gauche de son menton. Le paysan parut hésiter à répondre, il cherchait ; mais son compagnon, qui n'avait pris aucune part à la conversation, fit un geste rapide en battant des mains :

—Je sais, cria-t-il, un signe noir !

—Kalan a raison, dit le paysan.

Yvanec s'était retourné vers Catherine.

—Oh ! dit-il, c'est bien elle : c'est Jeanne !

—Et l'homme, reprit Kernoc, n'avait-il pas quelque signe particulier dans le visage ?

Les deux paysans se regardèrent en paraissant fouiller dans leurs souvenirs.

—Il avait une grande raie rouge au-dessus de l'œil, comme ça, dit encore Kalan. On aurait dit que c'était une blessure.

Kernoc regardait Yvanec et Catherine :

—C'est bien lui, dit-il : c'est Delbroy !

Et, se retournant vers le paysan :

—Comment sont-ils venus ? demanda-t-il.

—A pied ! répondit l'autre.

—Et d'où venaient-ils ?

—Ils ne l'ont pas dit, mais ils avaient l'air de venir des bois de Landevant.

—Oui, oui ! dit Kalan ; il n'y a des bruyères que dans les bois de Landevant, et ils avaient de la terre noire à leurs chaussures.

—Ils se sont arrêtés ici ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'ils ont demandé ?

—D'abord de l'eau pour boire, et puis du pain pour manger. Ils ont payé et très bien payé même, dit le paysan en paraissant insister sur cette affirmation à laquelle il attachait évidemment la plus grande importance.

—Ensuite ?

—Ensuite ? ah ! dame ! ils se sont reposés un peu, car ils avaient l'air d'être bien fatigués.

—Oui, dit Kalan, et la preuve, c'est que je leur ai entendu

dire entre eux qu'il y avait bien longtemps qu'ils se cachaient dans les bois. C'étaient des bleus, pour sûr, car ils avaient peur d'être pris par les amis.

— Enfin, quelle route ont-ils prise ?

— Celle que je vous ai indiquée.

— Là-bas, près de la maison !

— Oui ! après la chaumière entourée d'ajoncs.

— Sur la route à gauche ?

— C'est bien cela !

— Et à partir de ce moment, les avez-vous revus ?

— Non !

— Vous n'a-t-on dit dans le pays qu'on les avait vus ?

— Non plus.

— Vous n'avez eu d'eux aucune nouvelle ?

— Aucune.

Un nouveau silence s'écoula après cet échange de paroles ; puis Yvanec, qui s'était reculé, s'avança de nouveau :

— Quand cet homme et cette femme sont-ils passés ici, demanda-t-il.

— Il y a deux jours à peine, répondit le paysan breton.

— Et depuis, quelqu'un est-il passé ?

— Oui ! les gens du pays.

— Mais un étranger ?

— Aucun !

— Tu en es sûr ?

— J'en réponds ! Cette route est la seule qui coupe le pays d'Auray et de Pluvigner à Hennebont. Pour se rendre de Plouay, de Baud ou de Grand-Champ à Lorient ou à Port-Louis, il faut absolument passer par ici. Les montagnes d'un côté et les marais de Béz de l'autre interdisent toute communication, à l'exception de celle-ci : si quelqu'un passait, nous le verrions, je le jure !

— Et personne n'est passé depuis cet homme et cette femme ?

— Personne !

Le paysan prononça ce mot avec une telle fermeté que le doute n'était pas permis.

Kernoë donna au paysan la pièce d'argent qu'il tenait dans sa main, puis les trois personnages se mirent en route, descendant dans la direction d'un bouquet de bois qui s'étendait à gauche au pied de la colline, au sommet de laquelle se dressait la cahute.

Kernoë, qui marchait en tête, disparut le premier dans ce bouquet de bois, puis il en ressortit presque aussitôt, tenant dans ses mains les rênes de trois chevaux qu'il conduisait.

Yvanec prit la bride de l'un de ces chevaux, et s'élança en selle plus lestement que ne l'eût fait supposer son âge. Kernoë se baissa, enleva sa sœur dans ses bras et la déposa doucement sur le second cheval, puis lui-même enfourcha lestement le troisième.

Tous trois partirent sans avoir échangé une parole depuis l'instant où ils avaient quitté les deux paysans. Ils prirent la route dont la maison à la haie d'ajoncs formait l'angle, la route qui conduisait également à Port-Louis et à Lorient, c'est-à-dire à la mer.

Bientôt ils disparurent derrière une colline couverte de genêts.

— Oh ! c'était lui, c'était elle ! dit Catherine en rompant enfin le silence et en paraissant répondre à ses propres pensées.

— Mais Séverin ! dit Kernoë.

— Dieu nous aura protégés, répondit Yvanec, il n'aura pas voulu d'un nouveau crime ; Séverin aura été trompé sur la route qu'il avait à suivre, si réellement le gars poursuivait Jeanne et ce Delbroy qui...

— Qui est le plus honnête homme et le plus brave marin que je connaisse, mon père, interrompit Kernoë en appuyant sur les mots avec un accent de conviction profonde.

Yvanec secoua la tête sans répondre. Tous trois pressèrent la marche de leurs montures en trottant vers Kervignac dont les toits de chaume allaient apparaître bientôt à l'horizon ; quelques heures après ils s'engageaient dans l'unique rue qui, à cette époque, composait à elle seule toute la ville.

Sur le seuil de la troisième maison, sorte de bazar-auberge rappelant assez bien l'établissement de Dorothée à Telgruc, se tenait une femme de cinquante ans, grosse, grasse, joufflue, violacée, une belle commère enfin dans l'acception rigoureuse du mot.

Kernoë s'arrêta devant elle, et la saluant amicalement :

— La mère, dit-il, nous sommes à la recherche d'une jeune fille et d'un jeune homme qui ont dû passer par ici depuis deux jours : les avez-vous vus ?

— Dame, je ne sais pas ! répondit la femme.

— Ils sont blonds tous deux, jeunes tous deux, le gars porte le costume des officiers de marine, la petite est vêtue en fille de la Cornouailles ; encore une fois, rappelez vos souvenirs, vous nous rendrez un grand service.

— Attendez donc ! attendez donc !... dit la femme on se frottant le front : il me semble que je sais ce que vous voulez dire...

Et se retournant vers l'intérieur de la maison, elle appela à grands cris et en traînant sur la dernière syllabe :

— Jérémie ! Jérémie !

L'escalier de bois craqua et une vieille servante apparut dans l'encadrement de la porte.

— C'est-il pas toi qui as vu hier, sur la route, un beau gars et un beau brin de filotte, qui se sont arrêtés !

— Ah ! que oui ! dit la servante.

— Blond et blonde ? dit Kernoë.

— Ah ! que oui !

— Le jeune homme en officier de marine ?

— Ah ! que oui !

— Et où sont-ils ?

— Dame ! sur la route de Port-Louis, sans doute, puisqu'ils me l'ont demandée et qu'ils l'ont prise.

— Et, dit vivement Yvanec, depuis leur passage est-il venu d'autre voyageur ?

— Oh ! pour ça je... commença la grosse commère.

— Pour ça, non ! interrompit vivement la servante, vous êtes les premiers.

— Oui, oui ! dit la grosse commère avec empressement.

— Vous êtes certaine qu'il n'est venu personne d'étranger dans ce pays depuis le passage des deux jeunes gens ?

— Personne ! dit la servante.

— Personne ! ajouta la maîtresse du logis.

— Et cette route-ci est bien celle qu'ils ont suivie ?

— C'est celle-là, vous ne vous trompez pas.

— Combien y a-t-il d'ici à Merlévenez ?

— Six lieues.

— Et il n'y a pas d'autre route que celle de Merlévenez pour aller à Port-Louis ?

— Non, il n'y en a pas d'autre, nous en sommes sûres !

Kernoë fit un signe à Yvanec et à Catherine : tous trois partirent au galop.

— Ah ! sainte Vierge ! qu'ils vont vite ! dit la servante.

— Ah ! ma pauvre Jérémie ! dit la maîtresse en joignant les mains, tu m'as tiré une belle épine du pied. J'allais faire une belle sottise quand ce jeune gars m'a demandé s'il était passé quelqu'un depuis le jeune homme et la filotte : j'aurais perdu les deux écus que m'a promis cet autre qui...

— Aussi je suis venue à votre aide !

— Et tu as bien fait ; j'en suis restée un moment comme bête.

— Mais, au fait, il était en train de déjeuner, le voyageur, et je vais aller finir de le servir.

Jérémie quitta sa maîtresse et rentra dans l'intérieur, mais quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'un cri retentissait au premier étage,

— Hein ? quoi ? fit la grosse commère en se retournant.

— Ah ! jour du ciel ! ah ! saint Jérémie, mon patron ! ah ! bonne mère de Dieu ! ah !...

Et la vieille servante se perdit dans un nouveau cri d'étonnement.

— Ah ça ! tu es donc folle ? dit la maîtresse en s'élançant sur l'escalier de bois dont elle fit gémir les marches.

Elle atteinait le premier étage ; Jérémie était là sur le palier, ouvrant de grands yeux, de grands bras et une grande bouche, pantomime à l'aide de laquelle la servante avait coutume d'exprimer l'étonnement le plus profond.

Derrière elle était une porte ouverte éclairée par une fenêtre donnant sur la cour intérieure de l'habitation.

—Eh ! bien, quoi ? dit enfin la grosse commère tout essoufflée.

Jérémie désigna du geste la porte ouverte.

—Eh bien ! reprit la maîtresse.

—Eh bien ! dit Jérémie.

—Mais quoi ? qu'est-ce qu'il veut ?

—Il n'y est plus ! cria la servante.

—Hein ?

La grosse commère se précipita dans la chambre.

Cette chambre était déserte : il y avait au milieu une table sur laquelle étaient les débris d'un déjeuner.

—Eh bien ! où est-il ? s'écria la commère.

Elle n'achevait pas de formuler sa question, que le bruit du galop rapide d'un cheval retentissait dans la rue.

—Parti ! cria Jérémie.

—Sans payer ! vociféra la grosse commère.

## XII

### JULIEN

—Sans payer ! avait répété Jérémie avec un éclat de voix tout aussi furieux que celui de sa maîtresse. Sans payer !

—Sans payer ! dit la grosse commère.

—Sans payer ! répéta encore Jérémie, mais en baissant le ton d'un octave. Sans payer ! sans payer !

Cette fois, l'organe était descendu jusqu'aux notes basses : c'était lugubre. Un silence court, mais expressif suivit cet échange si rapide de paroles et d'exclamations, puis la maîtresse du lieu rugit comme une panthère blessée, et donnant sur le plancher un coup de talon qui fit vaciller le mobilier :

—Courons ! s'écria-t-elle.

Et elle se rua comme une avalanche.

Le bruit causé par le galop du cheval s'éteignait au loin.

—Inutile, dit Jérémie en secouant la tête, il est trop tard. Oui ! il est trop tard, beaucoup trop tard, madame Berghin !

Madame Berghin leva les bras vers le ciel.

—Et dire, s'écria-t-elle, qu'à cause de ce brigand-là j'ai manqué de gagner quelques écus, car je suis sûre et certaine que les autres m'auraient : . . .

Et, s'arrêtant brusquement en se tournant vers la servante :

—Le fait est que tu avais bien besoin de venir te mêler de ce qui ne te regarde pas, continua-t-elle d'un ton aigre. Car enfin, si tu m'avais laissé parler, je disais ce qui était, et . . .

—Mais le voyageur avait défendu de parler, et il avait promis.

—Et il est parti sans payer !

—Sans pay . . .

Jérémie s'interrompit en poussant un cri.

—Ah ! fit-elle, sainte Vierge Marie, qu'est-ce que je vois là !

Et la servante se précipita sur la table avec une telle violence de gestes, qu'elle ébranla le meuble et failli renverser tout le couvert dressé pour le déjeuner. Elle avait saisi au milieu des cruchons et de la vaisselle grossière un petit paquet à demi dissimulé sous une serviette jeté au hasard sur la table, et que jusqu'alors ni elle ni sa maîtresse n'avaient vu.

Ce paquet, fort peu volumineux, était enveloppé dans un papier froissé. Jérémie arracha le papier.

—Ah ! dit-elle, je savais bien que ce n'était pas un bandit !

—Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ? s'écria madame Berghin, qui n'avait pas encore eu le temps de placer un mot.

Jérémie était demeurée stupéfaite, les deux mains écartées et ouvertes, l'une tenant le papier servant d'enveloppe, l'autre ce que ce papier avait enveloppé. Elle était là comme pétrifiée.

Madame Berghin se pencha, mais un cri s'échappa de ses lèvres, et elle aussi parut frappée de stupeur.

—Ah ! mon doux Jésus ! dit-elle enfin. Est-ce Dieu possible ?

Et, se jetant sur la servante, elle s'empara de ce que contenait sa main droite. Ce mouvement rappela Jérémie à elle-même. Elle voulut retirer sa main et se jeter en arrière, mais il était trop tard : la presto madame Berghin s'était emparée de ce qu'elle avait voulu saisir.

—De l'or ! dit-elle, de l'or ! mais c'est le diable en personne que celui-là !

—Et de l'or anglais encore ! ajouta Jérémie.

—Avec deux écus de trois livres, et la monnaie d'un autre en pièces de quinze sols !

—Et nous l'avons accusé !

—Il aura mis cela sur la table avant de partir, ou bien il est parti si vite qu'il l'aura oublié, bien sûr.

—Au fait ! dit Jérémie, il aura dû sauter sur la fenêtre pour gagner l'écurie, car nous l'aurions vu, puisqu'il n'y a qu'un escalier.

—Mais s'il a laissé cet argent, pourquoi l'a-t-il laissé, car enfin, il savait bien que pour un déjeuner il ne devait pas deux pièces d'or anglaises et trois écus !

—C'est vrai ! dit Jérémie en réfléchissant.

En ce moment, les yeux de la servante s'abaissèrent machinalement sur le papier qu'elle tenait encore à la main et que dame Berghin n'avait nullement cherché à saisir, bien convaincue qu'il ne contenait rien.

—Tiens ! dit-elle, nous saurons peut-être quelque chose !

—Comment cela ? demanda madame Berghin.

—Il y a de l'écriture là-dessus ! au crayon.

—C'est vrai, dit la grosse commère en se penchant sur le papier que tenait Jérémie.

—Oui ! voilà l'écriture !

—Et qu'est-ce qu'elle veut dire, cette écriture ?

—Ah ! voilà ! Vous n'en savez rien, ni moi non plus.

—Comment faire ?

Et madame Berghin se grattait l'extrémité de son remarquable nez, en paraissant s'absorber dans les réflexions les plus profondes.

—Si on allait chercher l'ancien bédeau, dit Jérémie. Il sait lire.

—Ah ! oui ! mais il est si bavard.

—Eh bien ?

—Dame ! cet homme qui laisse tant d'argent après lui, dit peut-être là-dedans des choses . . .

—Ah ! sainte Vierge ! si c'était l'annonce d'un trésor qu'il nous ait laissés en partant, pour nous récompenser de ce que nous lui avons donné un bon déjeuner !

—Tu comprends ! Il ne faut pas que le bedeau, qui veut tout savoir, sache un tel secret !

—C'est juste, mais il faut pourtant que nous lisions !

—Qui est-ce qui lira ?

En ce moment, le pas d'un cheval retentit au loin.

—Jour du ciel ! dit madame Berghin avec un mouvement de vanité superbe à contempler, c'est l'homme qui vient rechercher son argent !

Et, sans doute, pour prendre soin d'un bien qu'elle ne croyait pas être le sien, la digne femme entr'ouvrit son fichu et fit disparaître l'argent dans cette partie du corsage de sa robe qu'elle nommait son estomac.

Jérémie s'était précipité et avait descendu l'escalier.

—Non ! non ! ce n'est pas lui ! cria-t-elle.

—Ah ! fit madame Berghin, en poussant un soupir de satisfaction.

Et elle descendit à son tour, en faisant craquer les marches sous son pied respectable en criant à Jérémie :

—Eh bien ! si ce n'est pas lui, qui que c'est ?

—C'est Julien !

—Le domestique à l. d'Almoy ?

—Oui !

—Ah ! sainte Vierge ! mais il sait lire, lui ! la preuve, c'est qu'il m'a lu une fois une gazette de Paris, que ça m'en a fait dresser les cheveux sur la tête !

—Mais c'est vrai !  
 —Arrête-le !  
 —Eh ! Julien ! un verre de cidre ? cria Jérémie.  
 —Volontiers ! dit Julien en arrêtant son cheval, et vous pouvez d'autant plus me donner à boire que j'apporte une bonne nouvelle.  
 —Laquelle ?  
 —La paix est signée !  
 —Ah ! firent les deux femmes.  
 —Oui !  
 —Il n'y aura plus la guerre ! s'écria Jérémie.  
 —Non !  
 —Et je pourrai aller à Lorient, dit madame Berghin, sans craindre d'être fusillée par les bleus, ou à Hennebont sans craindre d'être pendue par les gars !  
 —Vous pourrez aller partout sans rien craindre !  
 —Ah ! Dieu ! quel bonheur ! Jérémie, donne encore un pichet !  
 —Merci ! dit Julien.  
 —Mais si ! deux pichets ! un pour la bonne nouvelle, l'autre pour vous remercier du service que vous allez me rendre.  
 —En quoi faisant ?  
 —En me lisant cela !  
 —Qu'est-ce que cela ?  
 —C'est un papier qu'un voyageur vient de laisser... pour moi... et je voudrais bien savoir... parce que... je...  
 Julien avait pris le papier que lui présentait la grosse comère, et paraissait l'examiner avec une attention extrême. Le valet n'avait pas mis pied à terre. Il avait forcé sa monture à se ranger le long de la porte, sur le seuil de laquelle étaient les deux femmes.  
 —En bien ! dit Jérémie qui tenait ses regards rivés sur le lecteur.  
 —Qui vous a remis ce papier ? demanda précipitamment le valet.  
 —C'est un voyageur, reprit madame Berghin.  
 —Quel voyageur ?  
 —Celui qui a déjeuné ici.  
 —Où est-il ?  
 —Il est parti.  
 —Parti ! s'écria Julien.  
 —Oui ! il s'est ensauvé pendant que je causais avec d'autres... je n'ai pas pu le voir... parce que... Mais enfin ce papier ? Qu'est-ce qu'il y a dedans... Dites vite, je...  
 —Prenez garde ! cria Julien, qui, rendant la main en même temps qu'il attaquait vigoureusement des éperons, faisait bondir son cheval en avant.  
 L'animal s'élança comme une flèche et disparut dans un tourbillon de poussière.  
 Cette fuite, car cette manière d'agir, il faut l'avouer, ressemblait peu à son départ, cette fuite s'était accomplie avec une instantanéité, une rapidité tellement surprenantes, que les deux femmes étaient demeurées bouche bée, yeux ouverts, doigts écartés, paraissant avoir subi la transformation de la femme de Loth.  
 Plusieurs secondes s'écoulerent sans que ni la maîtresse ni la servante pussent tenter un seul mouvement. Enfin Julien disparut au tournant de la route : le cheval dévorait l'espace. Cette disparition parut tirer les deux femmes de leur état de stupeur. Un même cri s'échappa de leurs lèvres et leurs bras se levèrent à la fois comme pour invoquer le ciel et prendre le Seigneur à témoin.  
 —Ah ! fit madame Berghin.  
 —Oh ! fit Jérémie.  
 —Voilà qui est fort !  
 —Il est parti !  
 —Il est loin.  
 —Il emporte le papier !  
 Sans nous dire ce qu'il y avait dedans !  
 —Ah ! le bandit !  
 —Ah ! le brigand !

Et après cet échange rapide de phrases hachées qui s'entrecroisèrent comme des feux de pelotons, les deux femmes demeurèrent encore bouche bée, yeux ouverts, doigts écartés, en face l'une de l'autre comme deux statues et dans l'impossibilité de formuler une parole. Elles étaient frappées par un nouvel accès de stupeur, tant l'émotion qu'elles ressentaient était vive.

Un tourbillon de poussière montant vers le ciel comme un nuage, et s'envolant au loin au-dessus d'un bouquet de bois dénudé, indiquait la route que suivait le cavalier : c'était celle de Port-Louis, celle qu'avaient prise Yvanec, Catherine et Kernoë.

Julien, à demi couché sur la crinière, excitait son coursier qui dévorait l'espace ; emporté comme un boulet, le cheval bondissait par-dessus tous les obstacles :

—Oh ! murmurait Julien, pourquoi mon maître n'est-il pas chez lui ? Que va-t-il dire ? Par quel heureux hasard ce papier si précieux pour lui a-t-il pu me tomber sous la main ?

Et Julien excitait davantage sa monture qui redoublait d'ardeur.

—A Port-Louis ! dit-il. Je n'y serai qu'à la nuit. Ah ! pourquoi...

Julien s'arrêta comme saisi par une inspiration subite : son œil lança un éclair :

—Mon maître doit être encore au château de Riantec ! dit-il.

Et, quittant la route sans ralentir son allure, il força son cheval à galoper dans un chemin de traverse qui coupait un champ en biais.

FIN.

La 10<sup>ème</sup> et dernière partie a pour titre :—CROCHETOUT

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 DECEMBRE 1887

**3204 LOTS** VALANT **\$60,000.00**

COUT DU BILLET: 1<sup>re</sup> Série, \$1.00. 2<sup>e</sup> Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GBAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

## MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

1798, RUE STE-CATHERINE